

Histoires de Galilée

Christian Biseau

Histoires de Galilée On peut passer tant de temps, mettre tant d'énergie, à porter un regard critique sur les 'choses de la foi'. Travail nécessaire, bienfaisant, libérant, qui permet de contourner tant d'impasses. Mais qui n'est que de l'élagage.

Il arrive que l'on en sorte comme empêtré, ne sachant plus quoi faire ni quoi dire de 'la foi', paralysé par la peur d'un retour en arrière vers des contrées trop connues, mais révolues.

Comment prétendre parler de cette lointaine aventure commencée il y a 2.000 ans, en décrypter les confidences, et les silences, trouver des mots pour dire ces choses qui, après tant de temps, s'entêtent à rester pleines de fraîcheur et de possibles ?

Et se risquer à raconter des histoires...

Après tout, le Galiléen aussi aimait se saisir d'histoires pour dire les choses immenses qu'il avait à dire.

Et pour faire découvrir la proximité de son Père à travers les mains tendues d'un clochard, les yeux d'un enfant, ou la moue désolée d'une prostituée.

I

Très vite, il avait pris goût à son errance d'homme libre.

Il avait appris à savourer le hasard des rencontres, et l'hospitalité des uns et des autres.

Bien sûr, des gens devaient se rassembler quand ils apprenaient qu'il arrivait dans leur village.

Mais tout le monde ne pouvait pas.

On peut laisser son bateau au port quelque temps, mais un berger peut-il abandonner son troupeau... un commerçant délaissier sa boutique... ? ... Et est-ce qu'une vigne n'a pas besoin de la sueur de son vigneron, de l'aube jusqu'au soir ?...

Et les enfants ? On ne peut quand même pas les emmener toujours avec soi. Et la cuisine doit bien être prête pour quand les hommes rentreront après leur journée.

Le Galiléen savait tout ça. C'était bien présent dans le petit signe qu'il leur adressait quand il passait devant leur champ, ou leur magasin, ou leur maison. Un petit signe qui voulait dire : « *Faites ce que vous avez à faire. Joyeusement, si vous pouvez... Il n'y a pas d'autre issue que de creuser votre sillon d'humanité... être le plus humain possible... parmi les autres humains...* »

*

* *

Parmi ceux qui l'écoutaient, qui le suivaient, il devait bien y avoir des gens qui ne comprenaient pas grand chose, tout honteux de reconnaître qu'ils étaient complètement dépassés par ses étranges paroles.

Encore ne se doutaient-ils pas de ce qui les attendait quand plus tard ils entendraient tant d'affirmations péremptives ou de mystérieuses formules.

Mais pour rien au monde ils n'auraient rebroussé chemin. Parce qu'ils savaient bien que leur chemin, c'était de faire route avec lui.

Et lui, de temps en temps, se retournait, s'assurait qu'ils étaient là, leur souriait, leur disait qu'il avait besoin d'eux.

Et ça leur suffisait. Et comme leur cœur bondissait au-dedans d'eux, réchauffé par tout ce qu'ils sentaient en lui de si neuf, si vivant !

*

* *

Il y avait aussi ceux qui hésitaient, qui se tenaient à l'écart. Honteux de tous ces déchets qui encombraient leurs poches, et dont tant de fois ils avaient essayé, en vain, de se débarrasser.

Pas à la hauteur, pas dignes d'être de la fête, ils ne le savaient que trop.

Et voilà que, de loin, il les aperçoit, leur fait signe d'avancer, d'approcher, et même de passer les premiers.

Et quand il remarque leurs poches, un éclair d'amicale malice traverse son regard, et leur murmure, avec toute la bienveillance du monde : « *Vos déchets, si vous saviez comme je m'en moque...* ».

Alors, leurs poches, leurs misérables poches, ces poches minables lourdes de leurs peurs et de toutes leurs turpitudes, se faisaient légères comme des libellules...

Une autre fois, il leur avait confié : « *Ne prenez pas trop à la lettre ce qu'on vous dit du 'Jugement'. Parce qu'il ne s'agit pas de menace ni de règlement de comptes. Mais seulement de proximité et de gratuité.* »
Et quand lui venaient ces mots, toujours il était intarissable....

*
* *

Il y avait enfin tous ceux qui haussaient les épaules.

Parce qu'ils avaient tant de raisons d'être désenchantés.

Ou parce que la vie les appelait ailleurs.

Quelquefois, c'étaient justement d'anciens compagnons qui avaient les mots les plus raides, les plus définitifs.

Peut-être ne savaient-ils pas dire autrement leurs découvertes et leurs refus ?

Et ses amis ne supportaient pas d'être ainsi attaqués. Ils rêvaient d'en découdre, prenaient à partie tous ceux chez qui ils croyaient voir un sourire goguenard, ne pouvaient se résoudre à ne pas leur faire entendre raison.

Mais il continuait sa route, non sans l'envie de se moquer, un peu, de ses amis quand ils avaient tant de mal à ne plus rester d'incorrigibles prêchi-prêcheurs.

Il leur disait : « *Que savez-vous du vide qui habite chacun ? et des merveilles qu'il abrite ? Eux aussi sont vos maîtres.* »

*
* *

Il avait été invité à fêter les noces de ses jeunes cousins. Ils étaient si beaux à voir, avec leur bonheur tout neuf. Un bien beau mariage, en vérité. Rien ne manquait. Tout y était.

Mais une voisine se tenait à l'écart, comme écrasée de solitude. Il l'avait rejointe un moment et, en quelques mots, elle avait tout dit de ses amours malhabiles, de ses ruptures, et des questions qui la taraudaient, douloureusement réveillées par la présente fête : les plus belles noces peuvent-elles protéger contre les imprévus de l'existence ? N'y a-t-il pas tant d'amours fatigués, dont la vie s'est retirée à reculons ?

Lui ne pouvait qu'écouter. Qui peut savoir ce qu'il doit en être de l'autre ?

Il lui avait seulement dit de garder précieusement au fond d'elle les temps d'allégresse qu'elle avait connus, et qu'il savait que pour elle comme pour chacun il y avait possibilité d'être vivante, et si possible heureuse.

« *Va* » avait-il ensuite ajouté.

Sans dire, d'ailleurs, où aller. Simplement « *Va* ».

Va à ta propre vie.

Va ta vie.

*
* *

Khabbah : un bien curieux village, à l'écart des routes où passait la vie. « Village des fous » disaient les uns, « village des vieux » disaient d'autres.

C'est là qu'on avait regroupé ceux qui avaient perdu la tête, ou l'usage de leurs jambes, de leur corps, ou ceux dont la mémoire s'était peu à peu effritée, jusqu'à se lézarder complètement, ou d'autres encore qui étaient si vieux qu'ils ne servaient plus à rien. Et ils le savaient bien, dans leurs moments de lucidité.

Etrange et bien triste village, comme surplombé d'une sourde malédiction, soigneusement évité de tous.

Alors, allez savoir pourquoi lui, il aimait tant y passer, sourire à l'un, saluer l'autre, échanger avec tous des petites paroles de rien. Ou bien, tout simplement, les écouter se taire.

Et c'était là que se produisaient les miracles qu'il préférait : cette vieille femme qui retrouvait un peu de patience, d'indulgence, devant ses petites misères et les manies de ses voisines, ou ce vieil homme qui renouait avec la force de s'indigner de la cruauté du monde, ou cet autre qui reprenait goût à s'émerveiller du coucher du soleil derrière les collines...

Mais pendant ce temps, ses amis le tiraient par la manche, lui rappelant toutes les urgences qui les attendaient, les villages à visiter, les rendez-vous à honorer... 'Laisse ces gens, lui disaient-ils. Que peut-on bien attendre d'eux ? Laisse-les donc dans leur petit univers et, vite, passons aux choses sérieuses'.

Alors ils se mettaient en marche pour redescendre dans la plaine.

Et bien sûr personne ne comprenait quand il leur disait qu'en vérité il venait de se ressourcer, réchauffé à la chaleur de ces pauvres sourires, et nourri des si belles parcelles d'humanité que ces vieilles mains lui avaient offertes...

« Ne voyez-vous pas, leur disait-il, que, grâce à elles, les choses du monde deviennent plus vastes et profondes... ? »

*
* *

En ce temps-là, il y avait l'occupation romaine.

Toutes les occupations se ressemblent. Chaque fois, les mêmes dénis de justice, les mêmes humiliations, insupportables.

Et chaque fois, des hommes, des femmes qui se redressent, se révoltent. Combattants de la liberté.

Parfois, n'en pouvant plus, ils se vengent par des attentats. Sur des gens qui n'y sont pour rien, la plupart du temps. Des enfants, par exemple.

Sans craindre de beaucoup se tromper, on peut penser que, plus d'une fois, ils ont cherché à le coincer : qu'est-ce qu'il pensait des attentats ? Est-ce qu'il les approuvait ? Ou bien est-ce qu'il se résignait à être du côté des occupants ?

Or voilà que s'approche un romain dont le fils bien-aimé vient d'être poignardé par les zélotes. On ne sait plus le nom de ce garçon. Appelons-le Arik, par exemple, un grand garçon aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui aimait sourire avec l'innocence d'un enfant, et la sagesse d'un adulte. Le meilleur des camarades. Le soleil de ses parents.

Lui se tient devant le père d'Arik, le regarde avec tant de douleur et de compassion. Ne dit rien. Quelles paroles seraient possibles ? Simplement il le prend dans ses bras, et pleure avec lui.

Et au bout d'un moment, voilà que c'est le père d'Arik qui parle, disant doucement que si pour frapper les assassins de son fils il lui fallait tuer des enfants juifs, alors il dirait non. Jamais il ne pourrait envisager que son fils serve de caution ; à quelque cause que ce soit.

Je ne sais pas, ajoutait-il, ce qu'aurait fait mon fils s'il était né de votre côté. Je sais bien que tout est de la faute de cette maudite occupation.

Mais je voudrais pouvoir aimer mon peuple tout en aimant la justice. C'est pourquoi je ne ferai rien qui ajoute au cancer du monde.

Et Lui le regardait, si intensément.

Et s'il continuait à pleurer, c'était d'admiration.

*
* *

Ce matin-là, ils étaient arrivés au bord du lac, près d'un immense chantier. Toute une ville nouvelle, décidée par les occupants.

Ses amis auraient voulu continuer leur chemin, pressés de retrouver le petit univers familial de leurs barques et de leurs champs.

Mais lui s'était arrêté longuement, fasciné par le fracas des énormes machines, et le travail des milliers d'ouvriers.

Les lys des champs, les oiseaux du ciel, oui bien sûr.

Mais merveille aussi que le savoir-faire des hommes, leurs prouesses et leurs éblouissants calculs.

Pour repartir, il avait attendu l'un des rares moments de pause des terrassiers, et s'était approché d'eux.

Ils avaient entendu parler, lui dirent-ils, de son 'royaume'. Mais ils étaient bien trop fatigués pour en discuter.

Mais lui n'était pas venu pour leur faire des prêches.

Juste partager avec eux un peu d'eau fraîche.

Et sur le retour, malgré l'impatience de ses amis, il avait pris le temps d'écouter Louka, l'un des paysans qui habitaient là, avant. Louka avait voulu lui montrer l'emplacement de son champ, disparu maintenant sous les remblais qui défiguraient le bord du lac.

À cet homme qui s'excusait de ne pouvoir venir avec lui, trop occupé à survivre, hanté par ce qu'il pourrait donner aujourd'hui à manger à ses enfants, il avait dit que bien sûr les enfants passaient d'abord.

Et il avait aussi ajouté, hochant longuement la tête devant le paysage massacré : « Je vous assure qu'un autre monde est possible »....

« *Oui, mais comment s'y prendre ? Que pouvons-nous faire ?* » demandait Louka, d'une voix lourde d'impuissance douloureuse.

Le Galiléen comprenait bien qu'on soit tenté de baisser les bras devant l'effroyable désordre du monde.

Mais il invitait Louka à regarder, par-delà les apparences, la longue marche, depuis le commencement des temps, des hommes et des femmes qui avaient refusé de rester figés devant la fatalité, la violence ou le cynisme ambiants.

Tous ceux, petits ou grands, connus ou non, qui avaient réussi à secouer le carcan de leurs blessures, à tourner le dos aux prisons de la haine et de la force brutale, et à relever la tête, obligeant l'inhumain à reculer.

« *Chacun à sa mesure, leur disait-il, façonne l'histoire des hommes. Et il existe bien des façons de peser sur la marche du monde.* »

Et il aimait dire qu'un grain de gratitude pèse plus qu'une montagne d'angoisse ou d'amertume...

En tout cas, Louka raconterait longtemps comment, le regardant s'éloigner, il s'était soudain senti habité d'une toute nouvelle vigueur pour reprendre son difficile combat quotidien avec la vie.

*

* *

Quand ses occupations le lui permettaient, c'est au désert qu'il aimait se retirer.

Et quand on lui demandait pourquoi il était ainsi attiré par ces étendues, il aimait raconter la magnificence offerte du sable, ou le fourmillement d'étoiles, la nuit, témoins du passé colossal du monde, porteuses de tant d'interrogations sur ce que pèse la petite vie dérisoire des hommes dans ce cirque gigantesque ... Immensité du désert... « L'immensité va si bien à l'homme », leur disait-il.

Et il parlait de limpidité, de silence, de don, de secrète intimité. De Présence surtout.

Il disait être fasciné, le matin, par les traces découvertes dans les endroits les plus improbables : ainsi, une gerboise, ou une gazelle était fraîchement passée ! « *D'habitude, disait-il, on ne les voit jamais, mais pour qui sait regarder, les traces sont bien là, petites ouvertures sur l'indicible.* »

Et il s'était pris d'amitié pour les nomades dont il lui arrivait de croiser une caravane. C'est d'eux, fondamentalement insoumis, qu'il avait appris à se rire des frontières, de toutes les frontières... et de toutes les clôtures...

Il aimait les voir, plusieurs fois par jour, s'éloigner de quelques pas pour leur prière. Comme ils étaient grands alors ! Comme si, grâce à eux, tout naturellement, chaque chose du monde se trouvait remise à sa vraie place.

Il aimait leur façon toute simple, lumineuse, pleine de dignité, de parler de leur Dieu : '*C'est simple, disaient-ils, Dieu est unique, c'est tout. Et puisque lui seul est absolu, il ne peut y avoir aucune place pour aucune tyrannie, ou aucune idole.*'

Et, montrant le sommet de la dune, ils lui disaient qu'il y avait plusieurs chemins pour y parvenir, mais que c'était le même sommet. Le même Dieu pour tous.

Mais Lui n'en n'était pas toujours aussi sûr, pas sûr que ce soit tout à fait le même Dieu.

Comment leur dire que le Dieu qu'il portait en lui, lui aussi était unique, plus grand que tout ce que l'on croit savoir de lui. Mais qu'il n'était pas solitaire, comme s'il y avait de l'autre en lui. Et de la douleur, et de la patience, et de la tendresse.

Tant de tendresse et tant de patience.

*

* *

Mais parfois il aimait aussi faire halte dans la synagogue du village qu'il traversait.

Souvent, ses amis s'impatientaient : « *À quoi bon ?* », disaient-ils « *que peux-tu attendre de ces vieilles synagogues ? La vraie vie n'est-elle pas ailleurs ? N'est-ce pas toi qui nous l'as dit ?* »

Mais il les laissait dire, faisait semblant de ne pas voir leurs sourires ironiques, entrait tranquillement, venait se poser dans le silence et l'obscurité, respirer tout le poids de l'histoire tumultueuse et magnifique qui imprégnait cette antique maison, et laisser sa paix entrer en lui.

Et parfois il arrivait qu'il puisse parler avec des habitués du lieu, parler en confiance de son aventure, et il les invitait aussi, eux, les habitués, à dire ce qui les habitait. Et jamais ils ne pourraient oublier la façon dont il les avait écoutés.

Ses amis avaient parfois bien du mal à comprendre quand, en sortant, il leur disait que c'étaient des frères qu'il avait rencontrés, que, bien sûr, nul ne pouvait savoir ce que deviendrait plus tard cette vieille bâtisse, mais que, quoi qu'on dise, elle pouvait aussi avoir goût de liberté, et nourrir la vraie vie.

« D'ailleurs, leur disait-il, comment sans elle pouvoir affronter la durée ? Et qui d'autre pourrait proposer la mémoire, et propager la bouleversante rumeur que vous, vous découvrez ?

Et vous savez bien qu'il n'existe pas de liberté sans racines ».

*

* *

Un matin, sur le parvis du Temple, il avait été intrigué par une petite foule agglutinée autour d'une estrade. Un groupe de jeunes jouait de la musique, souriait, chantait la gloire de leur Dieu.

Ils disaient leur fierté d'appartenir à un peuple au passé si prestigieux, ne doutant aucunement d'avoir été choisi pour être le préféré du Très Haut.

Et ils expliquaient comment la foi les protégeait des grands malheurs de l'existence. De toute évidence, c'était pour eux quelque chose de naturel, quelque chose qui allait de soi, une tranquille certitude. Ils savaient dire sur Dieu des choses si belles, et joyeuses. Ils assuraient avoir une relation directe avec lui, et parler avec lui.

Ils disaient aussi qu'ils savaient où se tenait la vérité.

Et qu'il n'y avait pas à avoir peur de la mort.

Le Galiléen ne doutait pas de leur sincérité, mais il préférait se tenir à l'écart de ces beaux discours.

Peut-être parce qu'il restait hanté par la visite qu'il avait faite la veille à un ami enfoncé depuis si longtemps dans la solitude de sa maladie qu'il savait sans espoir.

Ou parce qu'il ne pouvait détourner les yeux d'aucune des brutalités du monde, d'aucun de ces enfers que les hommes savent faire vivre à d'autres ?...

Sans doute pour cela qu'il préférait s'adresser à son Père à voix basse, loin de tout tapage, dans le secret de son cœur.

*

* *

Il arrivait qu'autour de lui des questions se bousculent : *« Comment un homme ou une femme d'aujourd'hui peut-il croire ? »*... *« Comment être sûr que ce n'est pas leur détresse qui se construit un dieu proche ? »*...

Mais lui n'était guère bavard. Et bien sûr, plus il se taisait, plus se faisaient pressantes leurs questions.

« Ne comprenez-vous pas, finissait-il par dire, que nul ne peut écouter le mystère des choses et du ciel, sans d'abord, longuement, se taire ? Et que silence et discrétion sont nécessaires pour que chacun puisse respirer à sa mesure ? N'attendez donc pas de moi que je vienne vous combler, ou peser sur vous ».

Et il leur avait demandé : *« Et vous, que voulez-vous dire quand vous parlez de croire en l'amour, ou en la paix ? »*

Plus tard, il avait précisé : *« Ne croyez pas que j'oublie un seul instant toutes les failles que porte chacun, et toutes celles qui accompagnent la vie cahotante du monde. »*

Ils avaient parfois bien du mal à entendre ces paroles énigmatiques, en particulier quand il avait ajouté :

« Et pourtant, venez, laissez votre regard se saisir de la grâce du monde »....

*

* *

Tout le temps, on nous dit qu'il enseignait les gens. Mais est-ce qu'il n'aurait pas pu, une bonne fois pour toutes, dire clairement les choses ? Au moins, dire qui il était vraiment...

Au lieu de ça, des histoires, des paraboles, des silences, des regards...

Il arrivait qu'ils osent demander : *« Comment se fait-il que tu parles si bien ? Comment est-il possible que même les démons te craignent ? Dis-nous ouvertement qui tu es ; dis-nous d'où ou de qui tu tiens ton autorité ! »*

Et voilà que lui, leur retournait la question : *« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »*

Il y avait alors les réponses toutes faites, officielles. Mais aussi les réponses plus silencieuses : *« Comment pourrais-je savoir qui tu es ? Je sais seulement ce qui se passe en moi quand je regarde vers toi, quand je laisse descendre en moi tes paroles, cette envie de lancer au loin mes béquilles, toutes mes béquilles, et de me mettre en marche... ».*

Et qu'est-ce que, plus tard, ils chercheront à dire quand ils parleront d'un 'fils de Dieu' ?...

En tout cas, ne pas oublier qu'il avait été un bébé qui pleurait la nuit comme tous les bébés, un enfant qui faisait des bêtises comme tous les enfants....

et qui avait découvert que, malgré tous les chagrins de la vie, il valait la peine de vivre quand on se sait aimé....

Plus tard, il avait longuement laissé mûrir sa nécessité intérieure.

Et un beau jour, n'y tenant plus, il avait laissé parents, famille et atelier, et il était parti pour dire, pour crier :

« Non, la religion n'est pas ce que vous croyez.

Non, Dieu n'est pas tel qu'on vous l'a dit, ou que vous vous plaisez à l'imaginer. Non, la Loi ne se réduit pas à un catalogue de commandements, ni à une obsession de pureté.

Non, le Temple n'est pas là pour régenter la société ni pour domestiquer les consciences.

Non, le salut n'est pas une question de rite ou de sacrifice.

Cessez donc de chercher le 'divin' dans le séparé, l'invisible ou l'extraordinaire. C'est au cœur de l'humain le plus ordinaire qu'habite le Royaume dont je vous parle ».

Et il continuait, leur disant que le sacré n'est rien quand il accable l'homme, qu'il ne saurait y avoir d'honneur de Dieu là où l'honneur de l'homme est bafoué. Car c'est libres et fraternels qu'il nous veut.

« Notre Dieu ne supporte ni l'esclavage ni la soumission. Et n'a d'autre hantise que le bonheur de l'humanité blessée... »

Et parfois ils se demandaient ce que lui savait de sa relation à Dieu. Est-ce que c'était vraiment plus simple que pour eux ? Bien sûr, il se savait habité, jusqu'au fin fond de sa chair, par plus grand que lui. Mais comment douter qu'il ait été tenaillé, lui aussi, de multiples 'pourquoi ?' et qu'il se soit senti petit devant le mystère ?

Il devait se savoir aimé très fort. Et ça suffisait bien.

... C'est vrai qu'ils aimaient bien l'appeler 'fils de l'homme', ou 'fils de l'humain',

et que ces mots, pleins de légèreté et de gravité, sonnaient si bien...,

annonçant la fin des idées habituelles sur un 'Dieu' omnipotent, justicier, prompt à châtier tous ceux qui s'écarteraient du droit chemin,

parlant d'un 'Dieu' inattendu, vulnérable,

confiant un reflet de son mystère à d'humbles visages d'hommes ou de femmes.

Un Dieu fou d'humanité,

et fort de sa seule tendresse.

Étrange religion, en vérité.

Pas étonnant qu'ils aient eu un peu de mal à s'y retrouver...

Comprenez qui pourra.

*

* *

Quand l'un ou l'autre revenait à la charge : *« mais enfin, c'est quoi la foi ? »* souvent il se contentait de leur sourire, ou bien il aimait leur raconter des histoires.

Des histoires où toujours se tenait ce 'père' si discret - bien trop discret à leur goût - mais si proche.

*

* *

Un soir, ils lui avaient demandé : *« Parle-nous de ce 'père', ... explique nous comment, au milieu des drames du monde, il guide notre marche,... mets un peu de lumière sur toutes ces choses encore si obscures... ».*

Avant l'esquisse d'une réponse, Éhoud s'était joint discrètement à leur groupe. Éhoud, un vieux paysan fatigué par la vie, mais dont le sourire éclatait quand il parlait de Judith, sa petite voisine. Impossible de faire taire Éhoud quand il parlait d'elle, de ses questions, de ses émerveillements, de sa gourmandise de vie.

Il aurait tant voulu que, toujours, la petite Judith avance sereinement, en pleine sécurité, dans son voyage en humanité. Mais parfois, de difficiles questions venaient troubler le sommeil d'Éhoud : quelle était la juste attitude à avoir vis à vis d'elle ? son rôle était-il de la guider, la protéger, débayer son chemin ?... mais alors, elle, que lui resterait-il à choisir, à décider ?... Ou bien lui fallait-il se retirer, se taire, s'absenter, pour lui laisser toute la place ?... mais alors, n'était-ce pas se condamner à l'impuissance et à l'insignifiance ?...

Éhoud disait qu'il lui arrivait de trembler en pensant à l'avenir incertain, et aux périls qui rôdaient. Mais, pas plus qu'il n'était en son pouvoir d'arrêter les vents mauvais, il ne pouvait éviter au chemin de la petite fille d'être semé de chagrins, de peurs, de colères, et peut-être de désespoirs.

Ainsi, quand était venu pour elle le temps de la déréliction, elle n'avait pu retenir des questions pleines de reproches : « Pourquoi toute cette tristesse ? Pourquoi ce ciel tout noir ? »

Et Éhoud n'avait rien trouvé à lui répondre.

Il ne pouvait que répéter qu'il était là, portant dans sa chair, et les larmes, le poids de sa peine; et que jamais, quoi qu'il arrive, il ne la quitterait des yeux, ni ne douterait de sa capacité à grandir.

Et que toujours il continuerait à croire en elle.

Et puis, racontait Éhoud, j'ai vu son pauvre sourire peu à peu s'apaiser, et l'ai entendue murmurer quelque chose comme : " *Puisque tu es là... je pourrai traverser ma nuit... Tu m'as ouvert le chemin...* ".

Ensuite, le Galiléen avait seulement ajouté : « *Ainsi, s'il est des paroles qui enferment, il est aussi des regards qui espèrent, qui bousculent limites et fatalités, et qui ouvrent vers plus de vie* ».

*

* *

Marie-Madeleine, Marthe, Marie, d'autres sans doute : ses amies.

Sans doute avaient-elles le goût de l'infini. Sans doute étaient-elles prêtes à s'arracher à la médiocrité d'une existence non vécue vraiment. Sûrement, elles avaient été les premières à entendre, à L'entendre vraiment.

Et heureusement qu'elles étaient là.

C'est à elles que, dans la tendre intimité de leurs conversations, à l'ombre du soir, il pouvait parler de tout ce qui l'habitait.

De ce paysan qui lui avait dit son soulagement devant la récolte qui allait mettre pour un temps sa famille hors du besoin.

De cette femme qu'il avait vue si inquiète pour la santé de son bébé.

De ces villageois qui avaient réussi à surmonter leurs vieilles rivalités pour creuser ensemble un nouveau puits dont ils étaient si fiers.

Et des enfants avec qui il n'avait pu s'empêcher de jouer, et de leur raconter des histoires ; c'était, toujours, plus fort que lui. Tant pis pour les haussements d'épaulé des messieurs si sérieux et si savants de Jérusalem.

À elles, il pouvait aussi confier ses doutes.

Est-ce qu'il avait eu raison de s'empoigner aussi vivement avec ces pharisiens ou ces sadducéens ? N'y était-il pas allé un peu fort ? De quel droit les choquer ? Comment maintenant espérer que leurs yeux puissent s'ouvrir ? Parfois il avait tant rêvé que certains deviennent ses amis....

Jusqu'à quand faudrait-il parler sans être compris ?

Et cette éprouvante question : devrait-il un jour s'arracher à l'univers juif ?

Et quel était donc exactement ce royaume dont il se savait habité, mais qu'il pressentait d'une toute autre couleur que celui qu'ils attendaient tous ?...

Et il aimait tant leur parler de son Père, doucement, avec la fragilité de ses mots d'homme. De Sa présence aimante qui le faisait vivre. Et de ce que, de plus en plus, il entrevoyait de son intimité avec Lui.

Et elles, elles buvaient ses paroles, et comprenaient tout, - presque - tout.

Un soir, l'une d'elles s'était même laissé aller à dire, comme une évidence : « Quand tu parles, c'est comme si tu lisais directement dans le cœur de Dieu... »

En tout cas, depuis longtemps elles avaient compris qu'une seule chose l'enchantait : parler aux hommes et aux femmes, les écouter, et les aimer. Sans pouvoir sur eux.

Oui, avec elles il pouvait parler de toutes les choses.

Ensuite il se taisait, et prenait tant de bonheur à, longuement, les écouter, parler de leurs vies, de leurs fatigues, de leurs peurs et de leurs rêves.

Et que c'était bon aussi de rire avec elles.

... De ces soirées, vous savez, où on donnerait tout pour que jamais elles ne finissent...

*

* *

Et parfois elles laissaient sortir les questions qui les taraudaient, qui se faisaient plus pressantes, plus douloureuses, quand un tremblement de terre venait de se produire et que des voisins avaient perdu leur maison et leur famille, ou qu'une épidémie avait dévasté le pays, ou qu'un village entier avait été égorgé par des brigands...

Tellement envie de baisser les bras, ou de fuir très loin, quand tout est devenu si horriblement vide et absurde. Et cette infinie douleur qui s'installe quand ce sont les personnes aimées qui sont touchées.

Et cette rage qui envahit tout, pour hurler en silence.

Et la haine qui, alors, guette.

Comment Dieu peut-il laisser faire ça ? Pourquoi n'a-t-il rien fait ?

Et, à voix basse, elles osaient ajouter : « *Et toi, pourquoi n'étais-tu pas là ?* »

Alors il se taisait.

Et leur ouvrait le plus secret de son cœur.

Il leur disait qu'il savait combien pouvaient paraître dérisoires certains de ses miracles. Bien sûr, il lui arrivait de rendre la vue à un aveugle, ou la marche à un accidenté. Mais les autres, tous les autres, marqués par la maladie, le handicap, ou ces blessures secrètes qui rendent la vie si lourde ? et tous ceux qui étaient écrasés par l'oppression aveugle des nantis ?

Il leur disait qu'à lui aussi on avait appris que son père était 'tout-puissant', et que ça, il ne pouvait plus le dire de cette façon.

Il leur disait que la seule chose qu'il savait, c'est que son père se tenait non pas dans les hauteurs, mais auprès de chaque famille éperdue de douleur, de questions, de colère.

Et que sa vraie grandeur est celle de la fragilité d'aimer. Et que seule sa faiblesse peut porter secours. D'un amour silencieux, obstiné, le cœur saisi de douleur devant chaque humain, grand ou petit, défait par le malheur.

Et il leur disait aussi que prier, ça veut seulement dire, dans l'obscurité de toutes les ténèbres du monde, sans rien oublier, prendre notre rage, notre révolte, nos douleurs, nos tragiques interrogations, toute notre incompréhension, et les remettre entre Ses mains.

Et se dire, en tremblant, que Lui saura quoi en faire. (d'après Margron, La Vie, n°3055)

*

* *

En ce temps-là, déjà, il y avait toutes sortes de religions.

Parfois, quand les uns et les autres parvenaient à s'éloigner de leurs manies, de leurs tics, de leurs crispations, et surtout d'une lecture étriquée de leurs livres, il y avait tant de plaisir à se parler, tant de choses à s'apprendre et à se partager.

Le Galiléen aimait tant se mettre à l'écoute de leur façon particulière, unique, irremplaçable, de dire quelque chose de l'universel de l'humanité de l'homme.

Souvent il s'était nourri de ce que, à leur manière, ils disaient du mystère de l'être humain.

Et il ne cachait pas sa secrète admiration pour la simplicité, la droiture, la grandeur de ces hommes et de ces femmes si divers. Et pour leur façon de s'en remettre à leur Dieu, en totale confiance.

Mais quand il voyait certains se prosterner pour leur prière, Il avait souvent envie de venir doucement leur toucher l'épaule, leur tendre la main, les inviter à se remettre debout et à aller jusqu'au bout de leur chemin...

Et il disait à ses amis : « *Comme on a du mal à comprendre que les vraies frontières entre les hommes ne sont pas là où on nous avait dit qu'elles étaient !*

Et à accepter l'infinie diversité des chemins d'humanité !

Et comme je me sens proche de ces compagnons rencontrés sur la route, qu'ils soient croyants ou non, qu'ils soient ou non de la tribu, pourvu qu'ils soient humbles, acceptant l'incertitude, et ouverts au mystère qui habite chacun de nous !

Voyez, c'est la façon dont vous vivez qui importe.

L'accueil de l'autre, la main tendue à votre voisin, les gestes que sait inventer la solidarité, le refus obstiné de tout ce qui déshumanise,...

Mais aussi l'épaisseur de vie, où vous habitez. Ce qui vous tient debout.

Votre façon d'être éveillés, si vous préférez.

Et ce que vous savez regarder, et accueillir. »

*
* *

La belle histoire du lépreux : bouleversant qu'il l'ait touché. Qu'il se soit laissé toucher par ce lépreux... pas si facile de se laisser toucher... surtout en ces temps où infirmité rimait avec impureté...

Il y avait eu aussi cette femme qui avait passé sa vie dans la honte d'être femme, rendue impure, croyait-elle, par le sang qui coulait d'elle. Elle aussi était allée le toucher, au mépris de la Loi. Est-ce qu'elle 'avait la foi' ? Comment aurait-elle pu répondre ? Mais elle avait osé laisser sortir ce cri qui jaillissait du fond de sa douleur et de son désespoir. Et il lui avait donné raison. Et voilà qu'elle s'était remise à vivre.

*
* *

Tout le monde en convenait, amis comme opposants, ce Galiléen avait tout d'un prophète : guérisons, miracles, et surtout la vigueur d'une parole lumineuse et tranchante, qui savait si bien enflammer son auditoire.

Il faut reconnaître qu'il ne mâchait pas ses mots pour dénoncer les inconséquences et les compromissions de ses contemporains... « *Bande de vipères !... Espèces de sépulcres blanchis !...* » etc. etc.

Aucune tolérance pour aucune forme d'oppression, celle des occupants, ou celle des puissants de toute sorte. Fulgurante colère contre tout ce qui écrase ou humilie. Aucune indulgence pour la bonne conscience des bien-pensants, ni pour la prétention des maîtres du Temple à détenir la vérité. Aucune place pour aucune prudente médiocrité, pour aucun accommodement avec les petites démissions et lâchetés quotidiennes.

Et comment pouvait-il oser toucher et guérir des impurs, ou dire qu'il remettait les péchés, ou se permettre d'interpréter librement les lois de son peuple, alors qu'il ne détenait aucun mandat régulier ?...

On comprend que bien des braves gens aient pris peur, eux qui n'aiment ni les complications ni les conflits, préférant toujours la paix à la confrontation, quel que soit le prix à payer.

Et sa mère, que pouvait-elle bien penser ?

N'a-t-elle pas dû trouver bien étrange le comportement de ce fils ?

Et comme elle devait avoir peur pour lui ! et rêver secrètement qu'enfin il accepte de se tenir un peu tranquille !

Certes, sa manière à elle n'était pas celle du Galiléen. Sans doute était-elle portée à la bienveillance et à la patience bien plus qu'aux dénonciations intransigeantes. Mais elle approuvait totalement les déclarations de son fils, et lui faisait confiance, immensément.

Et n'éprouvait pas la nécessité de tout comprendre.

Parce qu'elle faisait partie de ces hommes et de ces femmes qui ne disent presque rien mais qui savent écouter, s'étonner de l'autre, être présents discrètement,

des hommes et des femmes qui ne parlent guère de Dieu, mais qui ont appris à ouvrir le cœur, tout grand, à son mystère.

*
* *

Quand il arrivait dans un nouveau village, le Galiléen aimait prendre le temps de faire la connaissance de chacun, d'écouter ce qui rendait leur vie souvent si rude. Ensuite, il essayait de leur dire ce qui l'habitait, tout ce qu'il lui avait été donné de découvrir, tout ce qu'il avait mûri, et qu'il voulait partager avec eux.

Mais cela se passait rarement ainsi. De moins en moins souvent en tout cas. Parce qu'il ne fallait pas longtemps pour que les gens savants, et tous ceux qui détenaient plus ou moins d'autorité, lui coupent la parole. Et très vite le ton montait.

« *Comment oses-tu parler à la place de Dieu ? Pour qui te prends-tu ? Comment pourrais-tu avoir raison tout seul ? Ne vois-tu pas que tu jettes le trouble autour de toi ?* »

Comment peux-tu dire autre chose que ce que, depuis toujours, nos pères nous ont enseigné ? »

Et lui, une fois de plus, leur redisait qu'il n'oubliait rien de ce qu'il devait à leur commune histoire,

mais que leur statut de peuple élu ne justifiait en rien de regarder de haut tous les autres, parce que ce n'est pas de supériorité qu'il s'agissait,

et que la Loi qui leur avait été donnée devait maintenant faire place à un autre regard sur Dieu et sur les humains, où le mot 'pardon' remplacerait celui de 'talion',

que le Temple n'avait été qu'un moment de leur histoire, et que le culte était vide s'il n'était d'abord service, et partage avec les plus démunis,
et qu'en réalité il n'y avait pas d'autre lieu de la Présence que là où, dans le tissu ordinaire des jours, chacun tente de se faire humain pour l'autre,
et que toute leur histoire invitait à la liberté...

et donc que le moment était venu d'interroger, modestement mais inlassablement, les affirmations d'autrefois, et de revisiter ce qu'elles avaient cherché à dire.

Et que cela ne signifiait nullement tourner le dos à leur immense héritage, puisque c'était justement la fidélité au meilleur de leur belle tradition qui invitait à des remises en question insoupçonnées.....

Mais c'en était trop pour eux :

« *Vous voyez bien, ricanaient-ils, qu'il ne respecte plus rien, qu'il démolit tout.* »

C'était pourtant si simple, ce qu'il avait à leur dire...

*

* *

Parfois, il était si las de toutes ces discussions sans fin avec les scribes, et tellement fatigué d'expliquer les choses à ses amis, intéressés surtout par la venue prochaine de son royaume et, bien sûr, par la place qui leur serait réservée.

Parfois, les choses étaient plus douloureuses encore, et une nuit de désert seulement peuplée de doutes et d'amertume venait l'accabler. Comme si la vie n'avait plus goût de vie.

Est-ce qu'il ne s'était pas fourvoyé ?

N'aurait-il pas mieux fait de rester dans sa menuiserie ?

Ne s'était-il pas lourdement trompé en croyant toute proche l'arrivée de la fin des temps, et en annonçant la venue de cet autre monde qui sonnerait la fin, une fois pour toutes, de toute forme de mal et d'injustice ?

Lui qui était si profondément nourri de ses racines, de l'impressionnante trajectoire de son peuple, jusqu'où allait le conduire l'immense déplacement qu'il avait commencé à opérer, que nulle clôture ne pourrait plus canaliser ?... parce que totalement fils de son peuple, mais totalement, définitivement, libre.....

Et qu'allaient-ils, bientôt, lui faire ?

Et qu'est-ce qui se passera quand il ne sera plus là ?

Et pourquoi cette lassitude et cette terreur dans tant de regards ?, pourquoi tant d'effrayante solitude ?

Et pourquoi, pourquoi, toutes les fêlures qui traversent le monde, et toutes les menaces qui bouchent l'horizon ?

Oui, parfois il n'y avait plus que la tristesse d'une nuit interminable et d'une solitude sans fond, et son cri silencieux vers ce père qui s'était fait si étrangement absent.

Alors il partait à l'écart, et restait seul avec sa douleur au pied d'un olivier.

Et les choses duraient ce qu'elles devaient durer. Si longtemps, parfois.

Puis, quand le moment était venu, le sourire d'un enfant, ou le salut chaleureux d'un passant, ou simplement la beauté des collines, venaient lui réchauffer le cœur. Ou bien c'était la discrète main tendue d'un paysan à son voisin qui le bouleversait. Ou encore la confiance d'un proche disant doucement : « nous sommes là, nous ne te quitterons pas ».

Toujours le même étonnement devant l'inexplicable : la lumière d'un petit geste, la bienveillance d'une humble parole.

Toujours, c'était ces traces d'humanité qui lui permettaient, enfin, d'accueillir des mots tout simples, uniquement habillés de tendresse :

« *La vie d'homme est difficile, Je sais. Tu ne peux pas y échapper, et tu ne peux pas tout comprendre...Et quand tu te dis que c'est en vain que tu as semé, crois-tu que cela ne me concerne pas ?... Je suis avec toi, mon fils, c'est tout* », souriait la voix.

Alors, il se relevait, et partait vite les retrouver.

Certains pouvaient bien se moquer, parler d'illusion. Mais personne n'aurait pu lui arracher cette paix revenue, à la fois si douloureuse et si joyeuse.

*

* *

Tout le monde connaissait Élias.

Tout le monde connaissait cette extraordinaire bonté qui sortait du fond de son regard.

Et tout le monde savait que la vie n'avait pas été tendre avec lui.

Souvent Élias interrogeait leur Livre, et regardait vers le ciel.

Un jour, il avait osé dire au Galiléen, un peu douloureusement, qu'il n'y trouvait pas toujours son compte, que le Livre lui paraissait parfois bien lointain. Et le ciel bien silencieux.

Et il avait continué avec des histoires d'hommes et de femmes, de maintenant, ou du temps d'avant, ou d'ailleurs.

Des histoires pleines de petites choses et de trahisons, et de souffrances sans guérison. Mais remplies aussi de chaleur, de lumière, de tendresse.

De pardon. Et de tant de bienveillance.

Élias lui avait dit : *« Moi, c'est à travers ces histoires que je cherche mon chemin, ce sont elles qui me nourrissent, et qui me font vivre. »*

Et c'est à travers elles que, parfois, je m'ouvre à l'inaccessible présence dont toi, tu sais si bien parler. Je ne sais pas faire autrement. Et ma prière hésitante ne connaît pas non plus d'autre chemin.

J'aurais tant aimé pouvoir parler des choses du Livre. Mais je ne sais pas trouver d'autres mots que ceux, tellement ordinaires, que je ramasse autour de moi.

Et seule me parle la plénitude qui habite le présent ».

... Au bout d'un moment, Lui, il avait seulement répondu : *« Tu sais, ami, je crois bien que toi et moi, nous parlons exactement des mêmes choses »...*

Et un autre jour, alors qu'Élias une fois de plus se plaignait du silence de Dieu, Il lui avait dit doucement :

« En es-tu si sûr, ami Élias ? »

N'est-il pas temps d'apprendre à voir et à entendre... ? »

*

* *

On nous dit que les foules le suivaient.

Mais on oublie de dire que ce mot 'suivre' ne va pas de soi. En tout cas ça n'allait pas de soi pour lui. Ça avait même le don de l'irriter au plus haut point. 'Personne n'a jamais à suivre personne' disait-il toujours. 'D'ailleurs je ne suis pas venu pour changer les gens. Juste pour les regarder autrement'.

Et plus d'une fois ils l'avaient entendu ajouter : *« Méfiez-vous de tous ceux, prophètes ou non, qui disent apporter le salut »...*

« Le salut, le salut, quel salut ? » maugréaient certains d'entre eux.

« Et de quoi avons-nous à être sauvés ? » s'étonnaient d'autres.

« Sauvés, leur disait-il, cela veut dire que la personne la plus démunie, la plus handicapée, est une histoire sacrée, indispensable à l'ordre du monde,

qu'il n'y a pas d'homme condamné,

et donc que tout, y compris le plus obscur que chacun porte au fond de lui, peut toujours être réécrit, et c'est dire qu'il nous est bon d'être nés »...

« Sauvés, continuait-il, intarissable, cela veut dire :

libérés des fardeaux qui écrasent vos épaules,

et aussi du carcan des obligations que l'on veut vous imposer au nom de 'Dieu'...

enfin délivrés du désenchantement,

et aussi des fables que les uns et les autres aiment tant colporter, à la mesure de leur quête de chaleur et de certitudes,

et même de tous ces messianismes qui rêvent d'abolir failles et blessures, et d'échapper ainsi à notre réalité...

En vérité je vous le dis, un autre horizon est possible...

... Sauvés, c'est-à-dire attendus... follement aimés si vous préférez... »

*

* *

Ce matin-là, c'est auprès d'Hillel qu'il s'était arrêté.

Hillel, un vieux philosophe presque aveugle, dont les voisins souriaient volontiers quand ils le voyaient perdu dans ses pensées, et dans ses écritures.

Hillel, qui avait passé toute sa vie à accumuler tant de trésors dans ses réflexions, dans ses livres.

Et qui s'était si souvent désolé du peu d'intérêt que rencontraient ses écrits.

Pourtant, il aurait eu tant de choses à raconter aux jeunes de son village.

Mais comment aurait-il pu faire, alors qu'il ne connaissait rien de leurs mots, de leurs musiques, de ce qui déchaînait leurs fou-rires ou nourrissait leurs enthousiasmes ?

« *Ils se passent tous si bien de moi* », constatait-il, non sans amertume.

Hillel n'avait pas fini de se désoler de les voir tranquillement s'éloigner de ce qui pour lui était fondement.

D'autres, désemparés, ne sachant dans quelle direction traîner leur désarroi, s'étaient précipités vers d'étranges sectes, parce que là au moins ils avaient trouvé des garde-fous pour avancer, des certitudes pour mettre les choses en ordre.

On sentait chez Hillel une telle hantise de transmettre à tous ces jeunes le bel héritage accumulé au long des siècles, une telle angoisse de ne savoir comment faire. Alors que tout semblait se défaire, se déliter, alors que les mots d'avant résonnaient comme des coquillages vides, n'était-il pas urgent de sauver ce qu'on pouvait, les meubles qui restaient, avant qu'il ne reste plus rien ?

Le Galiléen comprenait si intensément la tristesse et l'inquiétude d'Hillel. Il mesurait l'étendue de l'ébranlement qui l'accablait, et qui, sans doute, était loin d'être fini... Il savait bien que répéter les belles formules du passé ne menait à rien, et qu'il ne s'agissait pas seulement de dépoussiérer en surface ...

Mais il lui disait doucement que, derrière le cataclysme qui semblait tout emporter, il était question aussi d'un paysage inconnu, tout neuf, qui les attendait.

« *Peut-être, ami, est-il bon qu'ils sachent aussi se passer de nous ?... De quoi as-tu peur ? Laissons-les tracer leur route, naître à leur propre parole, et acceptons de nous laisser surprendre...* »

Et il lui parlait de Celui qui aime tant rester dans l'ombre, ayant fait le choix de l'effacement pour se rendre présent. Drôle de façon d'être indispensable.

« *Va, ami Hillel, retourne à tes écritures. Laisse sortir de toi tous les mots qui demandent à venir. Et pour ça, tu le sais, pour leur faire de l'espace, il te faut continuer à devenir libre. De cette liberté qui fait si peur que parfois elle semble trahison. Mais qui seule peut nourrir une parole capable de transmettre un horizon de vraie vie, à l'opposé de la désolation d'aujourd'hui.*

Elle est là, ta place. Et elle est indispensable ».

Et une autre fois, il lui avait dit :

« *Tu sais, ami, c'est à chacun d'empoigner son grabat, et de courir comme il peut vers la haute mer.*

Le reste ne te regarde pas.

Le reste, tout le reste, c'est Son affaire ».

*

* *

Depuis toujours, la vie avait été si dure pour Nouha. Si longtemps que tout sourire avait déserté ses yeux, sa vie. « *Je n'ai pas de bonheur à vivre* » disait-elle tristement.

« *Pourquoi ?* » lui demandait-elle. « *Et pourquoi moi ? Est-ce que toujours ma vie sera grise ainsi ?* »

Et Lui ne trouvait aucune explication raisonnable à lui donner.

Et pourtant c'est auprès d'elle qu'il aimait tant s'asseoir, et l'écouter, et lui parler. De toutes ces choses si dures, si injustes, si incompréhensibles, si révoltantes. Et aussi de celles, faites de lumière, cachées sans doute au creux de l'existence de Nouha.

Et de ce Père, tel le samaritain de l'histoire, venu rejoindre le blessé terrassé, le portant contre lui, le mettant sur sa monture pour lui permettre d'avancer encore et encore, et le confiant à la sollicitude des hommes. Pensant à lui sans cesse. Ne pouvant s'empêcher de revenir bien vite prendre de ses nouvelles.

Ou comme cet homme qui, chaque matin, grimpait sur la colline pour scruter l'horizon, dans l'espoir fou d'apercevoir enfin le fils qui s'était depuis si longtemps absenté pour aller faire on ne savait quelles bêtises.

Alors sur le visage de Nouha le sourire finissait par revenir. Et bien souvent, c'est elle qui continuait à lui parler de Son père, avec des petits mots de rien du tout, mais qui sonnaient si fort, si juste.

Comme si c'était elle, petite Nouha, qui lui ouvrait des portes sur le mystère.

*

* *

Mais un jour elle avait osé lui avouer son allergie pour les choses de la religion, et lui demander : « *Je t'en prie, dis-moi ce qu'est exactement la foi dont tu parles* ».

Après un long silence, il avait seulement répondu : « *Si tu savais, Nouha...*

Si tu savais Sa prévenance à ton égard... Si tu savais le souci qu'Il se fait pour toi, et la fierté de toi qui illumine Son regard...

Et puis, quand tu voudras, il faudra qu'on reparle du don ».

*

* *

Une autre fois, c'est de la mort que Nouha avait parlé.

Parce que la maladie venait d'emporter son ami, son compagnon.

Elle cherchait partout quelque chose à comprendre. Rien, sauf l'envie de hurler sa révolte. Comment vivre maintenant ? Et pourquoi ?

Alors elle était allée consulter les sages qui, par bonheur, ne manquaient pas dans la région.

Elle avait osé leur dire qu'elle ne savait plus pourquoi elle existait, et que, elle aussi, elle avait peur de mourir. Et que parfois elle voudrait crier cette peur. Et qu'elle n'avait pu en parler avec personne, parce que, bien sûr, ce ne sont pas des choses dont il convient de parler avec les voisins.

En réponse, certains ne savaient parler que de fatalité et de résignation, alors que d'autres l'accablaient de leurs considérations savantes sur 'la vie éternelle'. Mais leurs affirmations les mieux intentionnées, les plus pieuses, semblaient bien présomptueuses à Nouha. Elle craignait trop que certains ne soient tentés de se servir un peu vite de ces mots pour adoucir la dureté des choses.

Nouha écoutait les uns et les autres, cherchait à comprendre, mais ne pouvait s'empêcher de penser que mieux vaudrait sans doute se taire quand il n'y a que mystère.

En tout cas, elle n'était pas parvenue à trouver un peu de douceur à mettre sur la douleur qui s'était installée au creux de sa vie depuis que son ami n'était plus. Et les questions restaient : 'existait-il encore ? où ? en quel ailleurs ?'

Toute nouée dans sa détresse, elle regardait le Galiléen, pleine d'interrogation douloureuse.

Alors il lui avait dit doucement que lui aussi, il pensait à cette mort qui sans doute n'allait pas tarder, et à laquelle, il le savait maintenant, il lui fallait consentir.

Et son regard s'était voilé, plein des affrontements et des douleurs qui s'annonçaient.

Mais il avait ajouté, comme s'il se parlait à lui-même, d'une voix qui tremblait un peu : « *Pourtant, même quand Il se tiendra inexplicablement dans l'ombre, et même si Sa tendresse doit se faire silence et ténèbres, c'est à Lui que, du fond de ma nuit, je m'en remettrai. Pour tout.*

Voilà ce que je voudrais pouvoir dire jusqu'au bout. »

*

* *

Ce jour-là, c'était la fête de Pessah.

En sortant de la synagogue, il avait croisé un certain Ganaël, et lui avait demandé pourquoi il se tenait là, tout seul, à l'écart. Pourquoi il n'était pas avec tous les autres.

Et Ganaël avait répondu timidement, un peu douloureusement, qu'il pensait, si fort, à Pessah, qu'il pensait, si fort, aux autres, ses frères et sœurs qui faisaient la fête.

Il disait que pour rien au monde il n'aurait voulu dire quoi que ce soit qui puisse les blesser, ou semer le doute dans leur esprit, parce qu'il admirait trop leur droiture.

Et qu'à sa façon il restait leur compagnon.

Mais il disait aussi qu'il ne pouvait pas, ne pouvait plus, se joindre à eux. Et qu'il n'était qu'un errant, promenant son mélange de détresse et de jubilation étonnée, incognito, au milieu du brouhaha du monde...

Et il cherchait, maladroitement, à expliquer ces étranges propos.

Mais Lui l'avait interrompu en souriant. « *Tu n'as rien à expliquer, ami, rien à justifier... Va... »*

Mais Ganaël s'obstinait. Parce qu'il avait trop besoin de parler de ces choses qui l'avaient si longtemps tourmenté, de ce chemin sur lequel il s'était trouvé embarqué, et qui l'étonnait lui-même.

Il parlait de son être de juif, de son passé, de ses réflexes, de son histoire, tout entiers modelés par sa religion. Et de ses longues années de désert.

Et de la culpabilité qui rôdait quand se faisaient plus pressants les doutes sur ce qu'on lui avait enseigné.

Il disait : « *Parfois je les envie, ceux qui ont l'air de savoir les choses, en tout cas qui font comme s'ils savaient. Je comprends leur hantise de transmettre ces choses. Mais moi, j'ai souvent l'impression de grelotter, dénué de mots, dans le vide ».*

Et il parlait de ce vent du grand large qui était venu tout bousculer.

Et de ce sentiment d'être infidèle qui, si souvent, s'était insinué en lui.

Et de l'incroyable paix, fragile et joyeuse, qui parfois prenait le dessus, et qui disait que, peut-être, existait une autre façon d'être fidèle.

Le Galiléen l'encourageait à continuer sa route, à trouver ses mots pour habiller l'aventure de sa transhumance intérieure..

Il lui disait de ne pas s'étonner de se trouver seul, parce qu'il y a des choses qui sont si difficiles à dire avec des mots. Et qu'il y a d'autres façons de rejoindre silencieusement nos compagnons sur leur chemin d'humanité.

Et, d'un sourire, lui recommandait, si possible, de ne pas se prendre trop au sérieux.

*

* *

Souvent, Ganaël s'était dit que ce qu'il vivait, c'était comme s'il quittait une religion cantonnée dans le religieux, pour tenter de se mettre à l'écoute d'une parole toute neuve, tout entière tournée vers la vie.

Mais, dans l'immédiat, il voyait bien que la situation se dégradait chaque jour un peu plus :

... les uns, de plus en plus nombreux, se détournèrent du Galiléen, tellement déçus qu'il ne prenne pas la tête de l'épopée victorieuse dont ils rêvaient. Et les autres lui reprochaient, toujours plus fort, de tourner le dos à sa religion, de prendre des libertés avec le shabbat, d'oser relativiser la Loi, de ne guère venir au Temple pour prier ou offrir des sacrifices,...

... de prétendre qu'il y avait un autre chemin, au-delà de l'enclos religieux où ils se rassuraient...

Et ils ne pouvaient supporter cette façon si familière qu'il avait de parler de son 'père' comme de quelqu'un venu accompagner nos pas. Car alors, à quoi pourrait donc servir leur pouvoir ?

Comment pouvait-il se permettre de dire de Dieu autre chose que ce que les Anciens avaient toujours dit ?

... Et ces paroles insensées, proférées avec tant d'assurance, d'autorité, de liberté, sur ce royaume qui serait là, maintenant, à notre porte, alors que pourtant, de toute évidence, rien ne semblait avoir changé du malheur du monde....

Et quelle idée de s'entêter à chercher la vérité des choses non pas du côté du fracas, de la puissance ou de la violence, mais du côté des petits, de s'incliner devant les mal-fréquentables, et de rester aux côtés de tous ceux dont un jour la vie s'était déchirée !

De toute évidence, de sombres heures s'annonçaient...

*

* *

Plus tard, Ganaël avait souvent revécu ces horribles journées, après Sa mort, où tout était devenu vide, où tout s'était écroulé de ce que le Galiléen avait semé.

... Naufrage des lendemains tant espérés de libération et de restauration...

C'est vrai que toutes les apparences allaient dans le même sens, et ne pouvaient que donner raison aux sceptiques et aux moqueurs.

Au détour d'une rue, il avait rencontré Nouha, qui n'avait pu cacher son désarroi.

« Si les choses s'étaient passées comme elles s'étaient passées, n'était-ce pas la preuve qu'il n'était pas celui qu'il prétendait être ?

Comment prendre encore au sérieux tout ce qu'Il avait dit ?

Comment affirmer qu'il n'était pas qu'un petit prophète de Galilée comme, en ce temps-là, il y en avait d'autres ?

Sa fin lamentable n'était-elle pas signe d'évidente malédiction ?

Et si nous nous étions tous trompés ? »

À la vérité, Ganaël n'avait su que lui répondre, partageant la même tristesse, et la même amertume.

Mais voilà qu'ensuite, rencontrant quelques uns de Ses amis, il les avait pressés de raconter ce qui venait de leur arriver.

Et il n'en finissait pas de s'étonner de l'inattendue, bouleversante, confiance qui peu à peu s'était emparée d'eux....

Incroyable, la façon dont ils avaient redressé la tête, disant qu'eux aussi avaient vraiment cru que le monde s'était définitivement vidé de toute lumière, mais que maintenant leurs yeux avaient commencé à s'ouvrir.

Et personne ne pouvait les faire taire quand ils racontaient, tranquillement mais avec une force que Ganaël ne leur connaissait pas, que certes le Galiléen avait été misérablement condamné comme faux prophète et

comme dangereux agitateur, mais que, contrairement à ce que tout le monde croyait, tout n'était pas fini. Bien au contraire.

« *Oui, disaient-ils, nous pouvons oser le dire maintenant : Il était bien celui que nous attendions.* »

Et à qui voulait bien les entendre, ils expliquaient, sans se lasser, que malgré tout ce qu'on avait pu dire, malgré les sourires narquois des uns et les refus scandalisés des autres, Sa vie avait bien tenu toutes ses promesses.

Et ils savaient maintenant combien Il avait eu raison de garder son inébranlable conviction, sa bouleversante confiance.

Et de continuer à dire, même quand la mort venait, que le 'règne' de son Père était tout proche. Mais qu'il fallait désormais apprendre à le regarder d'une façon toute autre que celle qui avait cours officiellement.

« *Oui, ami Ganaël, tout ce à quoi nous avons été mêlés, tout ce que nous avons vécu avec lui, tout ce que nous avons parfois confusément pressenti, voilà que tout se donne enfin à voir dans sa vraie lumière.*

Y compris ces choses si inhabituelles et si renversantes qu'il nous a confiées, en parlant de Celui qu'il appelait son père.

Et même ces heures terrifiantes qui nous avaient anéantis à l'ombre silencieuse de la croix. »

*

* *

« *Il vous est bon que je m'en aille* », leur avait-il dit.

Pourtant il devait avoir tant de choses à dire encore. Leur esprit était si lent, bien sûr. Mais lui, il devait avoir dans la tête tant d'idées de nouvelles paraboles, parce qu'il restait tant de choses à leur suggérer, à leur dire, à leur expliquer, tant de chemins à ouvrir. Sûrement qu'il pensait à tout ce qu'il aurait voulu transmettre, à toutes ces choses qu'ils auraient bien du mal à comprendre.

Mais il était parti. Pourtant on n'en était qu'au tout début du chemin. A peine étaient-ils revenus de leurs rêves imaginaires, leurs regrets et leurs illusions, à peine l'avaient-ils reconnu à leurs côtés - il était là, mais ils avaient eu tant de mal à le voir. Il le savait, mais il était parti. Si tôt. Sur la pointe des pieds. Alors que tout ne faisait que commencer.

Drôle de façon de faire route avec eux.....

Il est vrai qu'il leur avait dit aussi qu'il resterait avec eux. Mais autrement.

*

* *

Quand Ganaël écoutait Ses amis, il saluait volontiers leur courage et leur enthousiasme. Et il devinait leur frustration quand ils peinaient à expliquer le bouleversement qu'ils vivaient, l'éblouissant tourbillon qui s'était engouffré en eux, leur peur de passer pour des fous, et l'impossibilité pour les autres d'y croire d'emblée.

Mais il se méfiait aussi de cette ardeur à convaincre qui poussait certains à enjoliver, bien inutilement, tant de choses.

Et quand il arrivait que l'un ou l'autre affirme : « *C'est simple, confessez sa résurrection, reconnaissez-le comme fils de Dieu, et vous serez l'un des nôtres* », il avait envie de leur dire : « *Votre langage est bien rude et péremptoire, mes amis..., ne m'en veuillez pas si ma confiance prend un autre chemin que celui que vous proclamez avec tant d'assurance, et si ma quête à moi est plus souterraine et silencieuse...* »

Ganaël savait qu'il n'en était qu'au début du chemin, et que bien d'autres l'avaient précédé.

Il se désolait de sa maladresse à comprendre et à accueillir, et bien sûr de son incapacité à éclairer la route de ses proches.

Mais, jour après jour, de toutes ses forces, il apprenait à laisser se creuser au plus profond de lui la brèche ouverte par le destin si singulier, à jamais insaisissable, de ce 'fils de l'homme' - comme le Galiléen aimait s'appeler.

La brèche, magnifiquement pauvre, où désormais pouvait commencer une immense aventure.

*

* *

En fait, c'est auprès de Sa mère que Ganaël aimait se rendre.

Elle savait si bien se taire,

et, chaque fois qu'elle pouvait, rester inconnue et cachée.

Elle ruminait, paisiblement, tout ce qui s'était passé.

On voyait qu'elle était de plain-pied avec le mystère.

Et quel bonheur quand elle se laissait aller à quelque confidence, ou à raconter quelque souvenir !

Alors, il osait la questionner, surtout sur ce qui s'était passé après Sa mort.

Mais elle n'aimait guère s'attarder sur ce qu'elle avait vu, ou non.

« Je sais, disait-elle, on ne peut s'empêcher de chercher des certitudes irréfutables..., on a tant besoin de se rassurer, et on voudrait tant pouvoir imaginer le comment des choses...

Mais, mon ami, Son Père n'est-il pas le nôtre aussi, douterais-tu de Lui ?

Ne comprends-tu pas que le monde de Dieu est plus grand que celui de la mort ?

Et qu'il y a d'autres façons d'être là et de continuer à nous être présent.

Et que, tout comme mon fils, nous aussi, aux confins de notre voyage en humanité, nous sommes attendus ».

Et il y avait alors tant de paix dans son sourire.

Il lui arrivait de sourire aussi, avec indulgence, des choses étonnantes que les uns et les autres ne pouvaient s'empêcher de raconter. *« Sans doute vont-ils bientôt parler d'une nouvelle religion. Laissez-les faire, disait-elle, ils ne savent pas, ils ne peuvent pas, dire les choses autrement. Mais c'est ce qui les habite, au fond et au meilleur d'eux-mêmes, qui est si beau, et qui porte tant de lumière... »*

... Sans aucun doute, elle aurait également bien souri si elle avait su tout ce que, plus tard, croyant bien faire, on raconterait sur elle...

Le temps passait.

Ganaël ne se lassait pas de ses visites auprès d'elle.

« Ils croient tous, lui avait-elle confié un soir, que l'important est de parler de 'Lui' de la façon la plus entraînante possible.

Oui, bien sûr, mais d'abord écouter, au cœur de notre humanité, les échos de sa voix à Lui,

même quand ses mots s'entourent d'absence, de silence, de totale discrétion...,

s'abandonner à sa quête à Lui, infatigable, bouleversante de lumière,

qui élargit l'âme aux dimensions du ciel,

porter sur nos compagnons d'humanité,

et sur l'immensité du monde,

un regard qui se coule dans le Sien,

fait de douleur, d'émerveillement, d'indestructible confiance...

Et donc, malgré tout ce bruit de fond qui crie le contraire, se dire que se savoir aimé, ça suffit bien à justifier notre existence. »

Oui, parlant avec Ganaël, elle savait lui faire entrevoir le chemin insoupçonné inauguré par la fidélité, jusqu'au bout, de son fils,

un chemin magnifique de liberté et de tendresse, immense chantier d'humanité.

Et elle disait qu'on n'en était qu'au début, et que désormais c'était à chacun de prendre le relais.

L'un comme l'autre, ils savaient maintenant que les brumes de tous les désenchantements ne pourraient plus cacher la promesse qui avait pris possession de l'horizon.

II

Cette fête de Pessah si totalement bouleversante, que de fois Maryam l'avait-elle revécue, heure par heure !

Mais ces événements étaient loin maintenant.

Au tout début, Maryam avait trouvé refuge chez l'ami de son fils. On le lui avait vivement conseillé, le temps, disaient ses proches, de surmonter le traumatisme, de se consoler, de laisser le deuil commencer à faire son travail.

Et d'ailleurs n'était-ce pas ce qui avait été convenu avec son fils ?

Maryam s'était laissé faire, sachant bien, au plus profond de sa chair, qu'il est des douleurs que rien ne saurait atténuer.

Et puis il y avait eu l'incroyable façon dont les choses avaient été bousculées.

Au début vraiment, autour d'elle, il n'y avait guère eu de place pour la nostalgie, tant était grande l'enthousiasmante attente de ce qui, sûrement, n'allait pas tarder à arriver. Maryam était comme les compagnons. Comme eux, elle se préparait à l'imminence du dénouement.

Mais le temps avait passé, et rien n'était venu.

Petit à petit, les uns et les autres s'étaient fait une raison, bien obligés d'admettre qu'il en irait autrement que ce qu'ils avaient imaginé, et espéré. Comprenant qu'il leur fallait voir les choses autrement.

Alors Maryam s'en était retournée chez elle, heureuse de retrouver son village, et tous les souvenirs qui hantaient chaque ruelle. Impatiente d'habiter à nouveau sa maison, cette maison où Ieshoua avait été enfant, avait grandi, jusqu'au jour où...

Et elle continuait à porter dans son cœur, comme un trésor enfoui, toutes ces choses si étonnantes qu'il lui avait été donné de vivre.

*

* *

Pourtant, difficile de ne vivre que de souvenirs, ou de longues méditations solitaires.

Les journées de Maryam étaient pleines d'abord des simples choses de la vie, des petites rencontres qu'elle aimait tant.

Elle qui savait goûter l'humble bonheur des jours, et qui aimait dire que l'ordinaire du quotidien l'éclaboussait de lumière.

*

* *

La petite Sarah, croisée à la fontaine, timidement lui avait demandé :

- *C'est vrai ce qu'on dit, que tu penses tout le temps à Dieu ?*

Maryam avait bien ri.

- *Tout le temps, non, je ne peux pas dire ça ; mais souvent, oui ; oui, bien sûr.*

Sarah avait baissé tristement la tête, disant que, elle, elle n'y arrivait pas...

Maryam l'avait consolée d'une caresse.

- *Je vais te dire un secret , petite Sarah : ce qui compte, c'est que Lui, il pense à toi... Allez, va vite jouer maintenant...*

Ou bien le jeune Malkiel, si brillant dans ses études.

À Maryam qui l'interrogeait sur la façon dont il voyait son avenir, il avait confié :

- *Je ne chercherai pas à devenir important comme un prince, je veux juste aider les gens à se sentir mieux dans leur vie.*

Et il avait demandé :

- *Et Ieshoua, à mon âge, est-ce qu'il savait qu'il serait célèbre ?, est-ce qu'il savait ce qu'il ferait plus tard ?*

- *Non, il n'en parlait pas ; en tout cas, pas à la maison. Mais c'est moi qui me posais la question, surtout quand je le voyais perdu dans ses pensées, comme s'il était ailleurs, et comme si c'était tellement important.*

- *Il ne jouait pas ?*

- *Oh si ! Exactement comme toi, aux mêmes jeux, aux mêmes endroits. Et je suis sûre qu'il aurait aimé jouer avec toi.*

Il était si gai, tu sais.

Si gai, et par moments si grave aussi, ajouta Maryam pensivement..

*

* *

Les images familières d'autrefois ne la quittaient pas.

L'enfance de son fils, les premiers pas, les premiers mots, les premières bêtises...

Plus tard, adolescent, la façon dont Rebecca, Hana et les autres, cherchaient à se faire remarquer de lui...

Et, depuis tout petit, le temps qu'il aimait passer dans l'atelier de Iosef, son père, toujours fasciné par la belle intelligence de ses gestes lents, sûrs, jamais inutiles, et son amoureuse façon de caresser le bois...

- *Quel malheur que la maladie ait emporté Iosef si tôt ! Quel bon père et bon compagnon il avait été ! Comme il me manque, mon Iosef !*

Est-ce qu'il aurait partagé les mêmes réticences qu'elle quand Ieshoua avait quitté le village et adopté son étrange mode de vie ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il aurait été tellement fier, lui aussi, de la notoriété grandissante de leur fils. Même si, pas plus qu'elle, il n'aurait pu deviner pareil itinéraire.

Ce qui est sûr aussi, c'est qu'il aurait été si réconfortant d'affronter ensemble les regards de travers qui étaient ensuite apparus, et l'hostilité de plus en plus manifeste des puissants et des savants... jusqu'au rabbin du village qui depuis longtemps changeait de trottoir quand il apercevait Maryam au bout de la rue.

Et comme elle aurait aimé pouvoir s'appuyer sur Iosef à la fin quand tout s'écroulait.

Il lui avait tant manqué, son Iosef, quand elle était là, impuissante, ne pouvant rien faire pour atténuer, ne serait-ce qu'un peu, l'horreur des tourments de leur fils, et le vide de son abandon.

Et comme ça aurait été bon aussi d'être ensemble après, quand l'inimaginable était devenu lumineuse évidence.

*

* *

Ganaël ne faisait pas partie des compagnons du début. Ce n'est que vers la fin qu'il avait rencontré Ieshoua. Il se rappelait chaque minute de cette rencontre. À vrai dire, en une seconde, il avait su que c'était la rencontre de sa vie.

Plus tard, après les événements, Ganaël avait pris l'habitude, on le sait, de venir voir Maryam, de la questionner, de l'écouter.

Bonheur quand elle racontait son fils. Et tout ce qui, au fil du temps, continuait à être lumière.

Et quand les questions se faisaient trop insistantes, fascinante aussi était sa façon de répondre paisiblement « *Je ne sais pas* », et même parfois « *Je sais de moins en moins* ».

Petites paroles, qui pourtant n'étaient que des paroles de confiance.

*

* *

Une des histoires que Ganaël ne se lassait pas d'écouter, de réécouter, c'était l'histoire de celle qu'on appelait 'la grecque'. Une femme d'un autre pays, d'une autre culture. D'une autre religion. Ou peut-être de pas de religion du tout.

Maryam se souvenait très bien du jour où cette femme était allée trouver Ieshoua, parce que sa petite fille était malade, dans un état désespéré. Maryam partageait si fort la détresse de la femme. Et elle avait aussi tout de suite senti la confiance qui l'habitait. Inconditionnelle, comme une humble absolue certitude.

Quand il avait remis la femme à sa place, disant avec brusquerie qu'il ne convient pas de donner le pain des enfants aux chiens, Maryam voyait encore la grecque se redresser de toute sa taille.

- *Oui certes*, avait-elle dit, refoulant ses larmes, *mais est-ce que les chiens ne mangent pas les miettes qui tombent sous la table ?*

Le grand silence qui avait suivi.

Maryam avait vu Ieshoua s'immobiliser, comme statufié, et regarder la femme avec stupéfaction.

Et il avait souri, étonné d'admiration.

Comme si cette femme étrangère déchirait un horizon trop étriqué. Devant tant de douleur et tant d'amour, quelle clôture pourrait subsister ?

Maryam racontait comment, à la stupeur de tous, il avait pris la main de la grecque, lui avait dit merci et de vite rentrer à la maison.

- *Fais vite, ta petite fille t'attend. Ne perds pas de temps, mon amie.*

*

* *

On lui rapportait, bien sûr, les faits et gestes des premiers compagnons.

Maryam avait pour chacun d'eux une tendresse particulière.

Combien de fois avait-elle admiré leur courage inattendu, et applaudi leurs succès ! Pleinement solidaire.

Et eux, quand ils le pouvaient, ils aimaient venir frapper à sa porte, s'asseoir près d'elle, lui raconter.

Auprès d'elle, leurs petits côtés qu'elle connaissait bien, leurs maladresses, leurs petites querelles de pouvoir, leur envie de se mettre en avant etc. C'est comme si tout se remettait à sa juste place.

Et pourtant elle ne proférait ni reproche ni semonce ni conseil, préférant écouter. Présente simplement. Sa place était en retrait. C'est son silence qui parlait.

Ainsi, d'habitude, elle ne disait presque rien, se contentant de quelques questions, de ces questions qui savent si bien, mine de rien, guider vers les vraies réponses.

Mais il y avait aussi les moments où elle leur disait : « *rappelez-vous ce jour où ..., rappelez-vous ce paysan qui lui avait dit... rappelez-vous quand il avait tenu tête à..., rappelez-vous...* ». Oui, maintenant ils se rappelaient, mais avec elle ces souvenirs éclataient de lumière toute neuve.

Ils auraient voulu qu'elle continue à parler, qu'elle ne s'arrête jamais.

Puis venait le moment tout simple où ils partageaient un peu de pain et de vin, se souvenant de tout, laissant descendre en eux l'essentiel, l'insaisissable présence.

Ensuite, ils pouvaient repartir, se sachant plus forts, dans leur confiance raffermie.

*

* *

Il y avait eu ce soir où quelques-uns étaient venus lui raconter ce qui venait d'arriver avec un certain Corneille.

Les compagnons étaient vaguement inquiets : était-ce bien ça qu'il fallait faire ? Est-ce qu'on n'allait pas trop loin en laissant adhérer un militaire romain ?

C'est vrai qu'il y avait déjà eu le baptême d'un Samaritain. Mais ça, on pouvait le comprendre : les Samaritains sont certes bizarres, mais ils font partie de notre grande famille. Mais un Romain ! En quoi pouvait-il être concerné par leur aventure ?

En fait, ils étaient venus demander à Maryam ce qu'elle en pensait.

Quel étonnement quand, elle, elle n'avait pu cacher son bonheur.

Comme si, secrètement, elle attendait ce moment.

Alors, ce soir-là, elle, si silencieuse d'habitude, leur avait parlé, longuement. Elle leur avait parlé du Dieu de son fils. Bien sûr qu'il n'est pas le Dieu d'un clan. Mais le Dieu de tous. Le Dieu de chacun.

Le baptême d'un païen, c'était une nouveauté ? Certes, mais cette nouveauté, elle l'espérait, elle l'attendait. Pour elle, c'était une évidence. Depuis longtemps elle savait que la bonne nouvelle qui habitait Ieshoua n'était pas réservée à un peuple particulier, mais concernait l'humanité de chacun, de par le monde. Et qu'il n'y avait plus de frontière entre le peuple élu et le monde des impies.

- *Mais la Torah ?*, interrogeaient-ils.

- *C'est vrai qu'elle est belle, notre Torah.*

Mais qu'en avons-nous fait ? Peut-être que si nous savions regarder plus profond que la surface nous comprendrions que c'est justement elle qui nous a conduits à ce qui arrive aujourd'hui, qui nous indique cette direction nouvelle.

Ce qui compte n'est plus de savoir si vous êtes du côté du pur ou de l'impur. Le salut n'est plus une question de tradition, de tribu, de rites.

Et rappelez-vous que vous êtes libérés de toute soumission.

Ni esclaves, ni même enfants, mais amis.

Libres puisque regardés dans votre dimension d'infini, avec tant d'estime et de respect.

Les compagnons étaient quelque peu abasourdis.

- *C'est exactement comme du temps de Ieshoua*, murmuraient-ils. *Comme toutes les fois où ses paroles dérangeantes nous ont bousculés.*

Ils sentaient bien que, à nouveau, quoi qu'il leur en coûte, ils étaient acculés à changer de regard et d'horizon.

*

* *

Une patrouille romaine venait de tomber dans une embuscade.

Le village voisin avait été aussitôt cerné, et les représailles ne s'étaient pas fait attendre.

Maryam connaissait bien le jeune Amiel. Il n'avait rien à voir avec cette histoire, mais avait eu le tort de passer non loin de là. Les Romains l'avaient cueilli.

Torturé tout un jour et toute une nuit. Et, au petit matin, les villageois avaient retrouvé son pauvre corps disloqué, dans un fossé.

Maryam s'était rendue chez les parents d'Amiel.

Elle n'avait rien pu leur dire. Seulement pleurer avec eux.

Puis elle avait aidé à préparer thé et gâteaux pour tous ceux qui étaient là, ou qui allaient défiler.

Mais son cœur était en colère, contre le monde entier. Et aussi - pourquoi le cacher ? - contre le Ciel.

- *Comment des hommes peuvent-ils faire ça à d'autres humains ? Comment de telles choses sont-elles possibles ?*

Et toi, Ieshoua, comme j'aurais aimé que tu sois là !

Qu'est-ce que tu aurais dit, mon fils ?

*
* *

Un matin, Ganaël s'était précipité chez Maryam.

- *Tu sais la nouvelle ?* demanda-t-il, tout excité. *Ils disent que Ieshoua est le fils de Dieu.*

Ganaël, un brin narquois, s'attendait à voir Maryam partager son sourire.

Mais elle se taisait. Puis :

- *Bien sûr, je suis bien placée pour savoir de qui est mon fils. Mais, ami Ganaël, il ne faut pas écouter seulement la surface des choses.*

Ganaël n'en revenait pas.

- *Mais que veux-tu dire ? Fils de Dieu... quand même !*

Elle fit asseoir Ganaël, et se mit à lui parler, comme jamais encore elle ne l'avait fait, elle qui, d'habitude, préférerait se taire, ou se contenter de hocher la tête.

Écoute-moi, dit-elle.

Et elle raconta, depuis le début.

Le jour où son fils lui avait annoncé qu'il partait. Elle se souvenait si bien, si précisément, de chacun des mots qu'il avait dits ce jour-là, et surtout de son ton grave, mais paisible, et totalement déterminé... Elle, tétanisée, comprenant d'instinct que c'était un départ sans retour.

Par la suite, par les uns ou par les autres, elle avait eu des nouvelles. Elle avait appris qu'il s'était rendu auprès du Baptiseur. Et puis qu'il s'en était séparé. Et qu'il était parti au désert. Seul.

- *Quelle idée d'aller s'enterrer au désert !*, disaient certains.

- *Mais c'est justement à ce moment*, disait-elle, *que mon esprit avait commencé à s'ouvrir, à entrevoir qu'il s'agissait bien d'un destin hors du commun.*

Si bien qu'elle n'avait pas été tellement étonnée quand, ensuite, elle avait appris les guérisons, et les rassemblements de plus en plus importants quand son fils prenait la parole.

Et puis il y avait eu cette affreuse période, si sombre, où elle avait douté. Les miracles, oui. Les discours, oui. Mais pourquoi ces fréquentations ? Et pourquoi s'opposer à la synagogue, tenir tête aux prêtres, dire ce qu'il osait dire de la Loi... Comment était-ce possible ? Comment avait-il pu en arriver là ? Est-ce qu'il oubliait d'où il venait ?

L'entourage disait qu'il avait perdu la raison, que ses succès lui avaient tourné la tête. Et que tout ça finirait mal. Et ne pourrait que déshonorer la famille.

Alors, elle avait cédé, elle les avait accompagnés quand ils avaient décidé d'aller le chercher pour le ramener au village.

Quand ils l'avaient retrouvé, et se tenaient devant lui, c'est elle qu'il avait regardé en premier. Et elle avait lu l'incompréhension dans son regard. Et une immense tristesse.

C'en était trop pour elle. Elle avait délaissé le groupe, était partie à l'écart, et s'était mise à pleurer.

Et lui l'avait cherchée.

Maintenant il se tenait auprès d'elle, et lui souriait.

- *Mère...*

Mais elle s'était redressée, l'avait pris dans ses bras.

- *Tais-toi, mon fils, ne dis rien... Je te demande pardon... Va, mon fils, fais ce que tu dois faire. Tu es ma lumière, quoi qu'il arrive.*

Et au travers de ses larmes, le sourire était revenu.

- *Oh Mère, si tu savais comme j'ai besoin de savoir que tu es auprès de moi !...*

Ensuite, elle était allée chercher les uns et les autres.

- *Nous rentrons*, avait-elle dit, avec une autorité qu'ils ne lui connaissaient pas. Ils ne comprenaient pas grand chose à ce qui se passait. Mais vraiment personne n'aurait songé à lui résister.

- *C'est ce jour-là*, dit-elle à Ganaël, *que je me suis éveillée.*

À partir de ce jour, elle était prête. Prête à entendre les choses les plus extraordinaires, comme les plus humbles. C'était comme si elle savait, avant même qu'on lui rapporte les faits.

Et quand on lui disait, sans trop comprendre, que, chaque fois qu'il le pouvait, il partait seul, à l'écart, au désert quand c'était possible, et qu'on ne savait trop pourquoi, ni ce qu'il y faisait, elle, elle savait.

Sans doute était-elle la seule à 'entendre' la vérité des choses, celle d'une intimité qui, de plus en plus, prenait possession de son fils.

Et devant laquelle, de toute son âme, elle s'effaçait.

*

* *

Ganaël essayait de comprendre. Il voulait en avoir le cœur net.

Il retourna donc chez Maryam.

- *Il faut que tu m'expliques encore, Maryam, pour « Fils de Dieu ».*

- *D'abord, mon ami, de quel Dieu parles-tu ?*

- *Mais nous savons bien, nous, qui est Dieu. N'est-ce pas toute la fierté de notre peuple et de toute notre histoire ? C'est bien à nous qu'il a été donné de connaître le vrai Dieu.*

- *Oui, je sais. Nous pensions, en toute bonne foi, comme tu le dis, savoir qui est Dieu. Comme s'il n'y avait pas de mystère. Et mon fils, lui, a montré un autre chemin, selon ce qui l'habitait au plus profond de son être.*

Et c'est, je crois, ce qu'il avait de plus important à nous dire : qu'à sa manière, Dieu est du côté des plus petits d'entre nous, ceux que la vie a brutalisés, ceux qu'on dit impurs et qu'on met à l'écart à cause de ça.

Rappelle-toi comme il les aimait ! Et comme il était fier quand il les voyait, malgré tout, se remettre debout ! C'est que notre Dieu n'a que faire de la docilité de serviles sujets.

Et qu'Il n'aime rien tant que voir un vent de liberté venir caresser le visage des humains.

Et tu te souviens comment Ieshoua aimait dire : 'Abba' ? Ne vois-tu pas, ami Ganaël, qu'à travers lui c'était bien le visage de notre Dieu qu'il nous était donné d'entrevoir ?

- *Peut-être, dit Ganaël, mais il a quand même été abandonné à la fin.*

- *Qui te dit, mon ami, qu'il a été abandonné ?*

*

* *

Au bord du chemin, une femme de son âge, portant sur son visage la plus totale des désespérances.

Maryam l'avait tout de suite reconnue : la mère de Judas.

Elle savait qu'elle aurait un jour à affronter ce regard. Elle savait que cela devait arriver tôt ou tard. Et, depuis des années, elle appréhendait ce moment.

Maryam attendait, comme pétrifiée. La femme, elle, sanglotait.

Et puis elle se mit à parler.

Elle dit ce jour maudit où on l'avait conduite auprès du corps convulsionné de son fils. On venait de le détacher de la branche et on avait jeté, par dessus, un bout d'étoffe blanche.

- *Mon fils avait pourtant été un vrai compagnon. Il aimait Ieshoua autant que les autres. Qu'est-ce qui s'est passé ? Quel désespoir s'est saisi de mon petit ? Pourquoi ?*

Et maintenant tous l'ont renié, ils l'ont chargé de tout comme un bouc émissaire. Pour toujours il va rester celui qui a trahi. Et de moi on dit, et on dira : c'est la mère du traître.

La femme pleurait. Longuement, Maryam avait pleuré avec elle, silencieusement, sachant bien qu'il n'était pas en son pouvoir de mettre fin à toute cette douleur.

Et puis elle avait pris ses mains dans les siennes.

Et l'avait embrassée.

*

* *

Ilane habitait le même village. Elle l'avait connu enfant, et elle avait remarqué depuis toujours sa façon de ne jamais baisser la tête, même quand on le réprimandait ; et surtout sa façon de prendre la défense des uns ou des autres en difficulté, surtout les plus faibles, ou ceux dont on se moquait trop facilement.

Elle l'avait vu grandir, la même fierté dans son regard, assoiffé de justice.

Certains même haussaient les épaules, le traitant d'"idéaliste".

Mais maintenant Ilane ne faisait plus que de brèves apparitions au village. Nul n'aurait pu dire où il se cachait. Tout le monde savait qu'il était devenu un zélateur.

Maryam admirait le total dévouement d'Ilane à la cause à laquelle il s'était donné. Elle approuvait, ô combien, son désir passionné d'un monde moins injuste, en commençant par la libération du joug romain. Elle-même avait assez dit que les trônes des puissants seraient renversés tandis que les petits, les humbles, seraient élevés.

Mais, plus d'une fois, elle avait mis Ilane en garde, pensant au chagrin de sa mère si les Romains parvenaient à lui mettre la main dessus. Chaque fois, Ilane répondait qu'il ne pouvait être question de pactiser avec l'ennemi, qu'il ne fallait pas lui demander de se résigner, ou de se contenter de petits compromis.

Maryam opinait, mais elle disait aussi que tous les moyens ne permettent pas de construire, que la brutalité ne s'accorde pas avec la recherche de la justice, et qu'en aucun cas, la plus belle des causes ne saurait avancer à coup d'assassinats.

Et qu'au creux de chacun des pires oppresseurs se cache aussi une lueur d'humanité.

Ilane secouait la tête, répondant que si tout le monde se retire, ou baisse les bras, l'occupation avait encore de beaux jours devant elle.

Mais Maryam ne parlait pas de baisser les bras, mais d'une autre façon de peser sur le cours des choses.

Et elle pensait à tant de paroles de son fils.

Et pas seulement à ses paroles.

*

* *

Incroyable gentillesse de son jeune voisin Micha. Désireux, toujours, de rendre service.

C'était sur lui que Maryam se reposait pour les petits travaux de la maison qui, maintenant, excédaient ses forces.

Et Micha se sentait bien dans cette maison.

Il savait qu'il pouvait épancher, librement, son cœur. Même s'il n'avait encore jamais osé parler de certaines choses qui secrètement le tenaillaient.

Maryam n'ignorait rien de ce qui se disait dans le quartier, à voix basse, très basse, au sujet des attirances de Micha.

- *Tu ne devrais pas le recevoir ainsi, lui disait-on. N'as-tu pas compris ce qu'il était ? Ne sais-tu pas ce que disent nos livres de ceux dont les penchants sont dévoyés ?*

- *Je connais nos livres tout autant que vous. Et les menaces de mort écrites dans notre Loi. Mais, voyez-vous, il y a longtemps que je ne me sens plus liée par des textes qui appellent au meurtre. Et que j'ai pris ma liberté par rapport à eux.*

Et vous, auriez-vous oublié le chemin que nous a montré Ieshoua ? Comme si ce n'était pas un chemin de liberté ! Et comme si son Dieu était un Dieu de menace et de colère !

Un jour, Micha avait dit combien il regrettait de n'avoir été qu'un enfant quand Ieshoua était là.

- *J'aurais tellement aimé le connaître 'en vrai'.*

- *Je le regrette, moi aussi. Je le regrette pour toi, Micha, et aussi pour lui. Je sais le bonheur qu'il aurait eu à te connaître. Il y aurait eu tant de confiance entre vous.*

Ce soir-là, personne, dans le quartier, n'avait compris pourquoi Micha était rentré chez lui en chantant et en dansant.

*

* *

Il arrivait à Maryam de retourner à la synagogue, comme avant. N'y avait-il pas là toutes ses racines ? Et pourtant elle n'ignorait rien des distances qui s'étaient creusées. Elle savait que maintenant, elle était aussi ailleurs.

Souvent, elle y croisait Hillel.

Maryam avait toujours admiré son érudition. Plus d'une fois, ses prises de parole la dépassaient, mais c'était un homme droit, et Maryam n'avait jamais renoncé à comprendre et à aimer leur histoire commune.

De son côté, Hillel était sincèrement curieux de l'itinéraire de Maryam. Ils étaient restés amis, et avaient goûté à se parler, même si parfois, Hillel ne pouvait s'empêcher de s'enflammer, et de partir dans des considérations échevelées sur tel ou tel verset de la Torah.

Ou bien, car il n'était pas à une contradiction près, il arrivait qu'il traverse des périodes de noir pessimisme.
« *Que peut-on bien dire de Dieu ?* », « *Peut-on vraiment en parler comme de Quelqu'un ?* ».

Ou encore, il partait dans d'interminables et fumeuses considérations, à la mode chez certains de ses amis, à propos du « divin ».

Et puis, quand il voyait Maryam relâcher son attention, il s'arrêtait net, s'excusait de s'être ainsi emporté, et demandait doucement ce que elle, elle pensait.

Un jour, alors qu'il la faisait parler de son fils, Maryam avait eu ces quelques mots :

- *Au fond, tout ce qui est arrivé, c'est comme une histoire d'amour.*

Hillel avait mollement protesté, pour la forme, disant savamment que le mot 'aimer' était bien flou, risquant de s'enliser dans un sentimentalisme gentil, mais plus ou moins infantile.

- *Tes amis, Maryam, n'échappent pas toujours à ce risque, tu le sais.*

Elle le savait. Mais ne pouvait s'empêcher de continuer :

Quand je parle d'« aimer », je veux juste dire quelque chose comme : s'émerveiller de l'autre, de ce qu'il est.

Malgré tout ce qui crie le contraire.

Malgré toutes les questions sans réponse.

Ieshoua savait si bien dire que l'amour est le seul lieu où l'humanité peut devenir semence d'éternité, que rien d'autre ne peut tenir tête à l'abîme.

Et que chaque homme, chaque femme, est un secret, disposé à l'immense.

*

* *

Un autre jour, Hillel, toujours curieux, lui avait demandé des nouvelles de la religion naissante qui, chacun le voyait, se répandait dans tout le pays, et même au-delà.

- *Franchement, avait dit Maryam, l'important est-il d'appartenir à tel ou tel groupe ? Et mon fils a-t-il vraiment voulu inaugurer une religion ou fonder un nouveau temple ?*

Elle expliquait comment ça avait été plutôt l'affaire des compagnons qui, après son départ, avaient repris le flambeau. Et leur façon à eux de continuer à mettre leurs pas dans la trace qui avait si définitivement illuminé leur paysage.

- *Mais, de toute manière, c'est bien une immense aventure qui avait pris son élan...*

Bien plus, bien mieux, que ce qu'on appelle une religion.

Et comme Hillel ne semblait pas convaincu, Maryam avait continué :

- *De tout ça, il est vrai que beaucoup pensent qu'il ne va bientôt plus rien rester.*

Et il est vrai aussi que nous n'avons rien de plus, que nous ne savons rien de plus, que le commun des gens.

Et que le mystère reste le mystère.

Sauf que, ami Hillel, sur notre chemin d'humanité, nous savons maintenant que même quand la nuit nous envahit, elle reste habitée par le secret d'une Présence,

veillant à sa façon sur nous,

et sur l'immensité du monde.

*

* *

Les jeunes du village avaient leurs habitudes. Ils aimaient se retrouver, les soirs d'été, un peu à l'écart, riant, chantant, bavardant inlassablement, réinventant le monde, jusque tard dans la nuit.

Evidemment, cela n'était pas du goût de tout le monde.

D'ailleurs, les anciens ne se privaient pas de leur reprocher de n'en faire qu'à leur tête. Et surtout de ne guère mettre les pieds à la synagogue.

Maryam, elle, se réjouissait de leurs rires et de leur insolente joie de vivre. Mine de rien, elle prenait plaisir à faire un détour pour croiser leur groupe, et leur adresser un discret sourire.

Elle avait remarqué que, depuis quelque temps, Micha aussi était des leurs. Ainsi, ils l'avaient adopté, et sa différence n'y faisait pas obstacle.

On avait rapporté aussi à Maryam qu'un soir l'un d'eux avait aperçu un Romain mal en point, blessé, perdu, incapable de retrouver son chemin. Ils lui avaient fait une petite place et donné à boire, avant de le raccompagner jusqu'à sa caserne.

Un jour, les compagnons s'étaient mis en tête d'aller rencontrer le groupe pour les enseigner (« *leur apporter le Salut* », disaient-ils).

À vrai dire, sans beaucoup de succès.

Les jeunes avaient certes été polis, mais on voyait bien que leurs préoccupations, leur vie, étaient ailleurs.

Maryam constatait le désappointement des compagnons.

Et combien ils avaient été désarçonnés quand doucement elle leur avait dit :

- *La belle Aventure dont vous souhaitez tant parler, que vous voulez tant partager, ne voyez-vous pas que parfois elle a déjà pris racine, là où on ne l'attendait pas ?*

- *Mais que devons-nous faire alors ?*

- *Peut-être, tout simplement, accueillir la bonne nouvelle que ces jeunes, à leur façon, sont pour nous.*

Et puis, dites-moi, rendre grâces, tout simplement, est-ce si difficile ?

*

* *

Souvent, Maryam repensait au comportement de son fils. Comme lui, elle aimait s'absenter, s'éloigner, pour de longs moments de solitude.

De plus en plus, ces moments de silence étaient respiration indispensable.

Au début, elle avait pu souffrir de ne pas savoir d'autres mots que ceux qu'elle avait appris, enfant, comme tout le monde.

Et puis, avec le temps, les mots s'étaient faits plus discrets. Elle pouvait s'en passer.

Sa prière s'était faite présence, accueil, gratuité.

Juste se tenir devant le Mystère.

Et apprendre à dire, comme Ieshoua, « *Abba* ».

*

* *

Maryam gardait toutes les choses dans son cœur, les petites, celles de tous les jours, et les grandes, les incroyables, celles que son fils, autrefois, lui avait donné de vivre.

Et aussi toutes celles qu'elle ne comprenait pas, ou qui la révoltaient. Qui restaient au fond d'elle comme d'inguérissables blessures.

Comme, tout récemment, la mort de sa jeune voisine, et l'inconsolable détresse des deux enfants qu'elle laissait.

Et tout ce qui, de la brutalité du monde, ne pouvait que la révolter.

Au début, au temps de l'évidence heureuse, les choses étaient si faciles.

Mais quand revenait le souvenir de la mort de son fils, résonnaient encore les terribles paroles « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi...? ?* ».

- *Notre Dieu serait donc un Dieu démuné, sans force ni puissance ?*

Comment comprendre ?

*

* *

Quand les choses se faisaient trop lourdes à porter, quand la confiance se dérobaient, quand même ce Royaume qui jadis illuminait le regard de son fils n'était plus que désert,

Maryam savait ce qu'il lui restait à faire : monter sur la colline, s'asseoir longuement, laisser la nuit venir. Faire remonter à la surface tout ce que, depuis si longtemps, elle portait au fond d'elle. Accepter de ne pas comprendre davantage qu'autrefois, quand Il était encore là.

Renoncer à toute certitude.

Un seul mot, un seul cri : « *Abba* ».

Abba, quoi qu'il arrive. N'est-ce pas ce que tu m'as montré de plus grand, mon fils ?

Les voisins, eux, s'étaient habitués à la voir revenir au petit matin.

Et c'est la gravité lumineuse de son sourire qu'ils guettaient.

Et qui, chaque fois, les surprenait.

*

* *

Il arrivait qu'elle se demande :

- *Est-ce que, parfois, les compagnons n'en font pas un peu trop ?*

Elle savait bien, elle, que les choses ne s'étaient pas toujours passées comme ils se plaisaient à le raconter.

Et ce Paul, voyageur infatigable, prodigieux combattant, si brillant orateur ?

Oui certes, il savait dire des choses magnifiques, mais elle n'aimait pas que ses discours enflammés puissent s'envoler loin de l'humble réalité de l'aventure dont elle, elle avait été témoin, et qu'elle continuait à porter dans son cœur.

Elle ne se privait pas de le lui dire, chaque fois qu'elle le voyait.

Mais elle lui disait aussi d'aller jusqu'au bout de lui-même, qu'elle était fière de lui, que la fulgurance de ses intuitions les aidait à avancer dans le mystère.

À lui, ainsi qu'aux autres, elle recommandait de ne pas être impatient, de ne pas chercher à mettre la main sur Dieu, de quelque façon que ce soit. De mettre de la douceur dans leurs affirmations.

Pourquoi se précipiter pour expliquer, pour trouver des mots définitifs, comme si les questions ne continuaient pas à grandir en chacun ?

Et un jour, malicieusement, elle n'avait pu s'empêcher d'ajouter :

- *Rappelez-vous ce que disait un vieux sage : « Dieu parle succinctement »...*

*

* *

Longue conversation avec Hayim. Dures paroles, mais tant de sincérité.

À la différence des zélotes, Hayim en était arrivé à croire que non, rien ne changerait. Il n'y avait qu'à voir tant de luttes échouer lamentablement. Et qu'était-il arrivé dans les régions où l'occupant avait pu être chassé ? Il n'avait pas fallu longtemps pour que de nouveaux maîtres prennent la place, et le sort des petits n'avait en rien été modifié; peut-être même avait-il empiré.

Mais le plus terrible, c'était les doutes qui avaient envahi le plus profond de ses convictions :

- *Je continue à aller à la synagogue comme tout le monde, mais je ne m'y retrouve plus... Je ne sais plus ce que prier veut dire... Il me semble que tout ce qu'on dit de l'au-delà n'est qu'imagination... Moi, je ne connais que l'absence...*

Plus d'un s'était essayé à faire revenir Hayim à de meilleurs sentiments. Il ne manquait pas d'esprits savants sachant argumenter, discuter, prouver. D'autres expliquaient doctement en quoi s'écarter de la tradition ne pouvait être qu'impasse.

Pour d'autres enfin, tout était simple. Leur Dieu s'occupait de tout. Ils aimaient dire que pas un cheveu ne pouvait pousser de travers sans que l'Eternel en ait décidé ainsi.

- *Laisse-toi guider, répétaient-ils, et tu ne manqueras de rien.*

Mais ces belles paroles n'avaient guère d'effet sur Hayim. Elles ne le touchaient pas, bien incapables d'atteindre les profondeurs où il se débattait.

Maryam, elle, se taisait.

Elle accueillait toute la détresse de Hayim, et elle aurait voulu savoir lui dire que le silence n'est pas l'absence. Mais elle ne trouvait pas les mots qui, peut-être, auraient consolé. Aurait-il fallu, par exemple, parler d'un autre monde, bienveillant, rassurant, qui existerait au-dessus de nous ?

Elle savait bien que ce n'était pas ça que son fils était venu dire.

- *Mon Dieu, soupirait-elle, mais qui es-Tu donc ?*

La confiance, parfois, est bien nue.

Alors elle partageait avec Hayim un fruit ou un verre de thé, et l'écoutait aussi longtemps qu'il fallait.

Bonheur quand, au moment de partir, l'ombre d'un fugace, fragile, sourire, traversait le visage de Hayim.

*

* *

Esther était sa voisine, depuis toujours.

En réalité, bien plus qu'une voisine. Maryam la considérait comme sa tante.

Pas une journée ne se passait sans qu'elle vienne prendre des nouvelles, ou lui porter quelque gâterie. Maryam aimait la bienveillance de son sourire, et sa curiosité des choses du monde. L'une et l'autre avaient goûté à s'entretenir des petits riens de la vie, et à se rappeler les souvenirs du temps d'avant. Parfois aussi, elles laissaient les grands 'pourquoi' de la vie remplir de longs moments de silence.

Et puis, petit à petit, l'âge venant, Esther s'était enfoncée dans une sorte de brouillard, comme si, de plus en plus souvent elle partait en voyage dans le temps de son enfance.

Mystère que la fin d'une vie, se disait Maryam qui, jour après jour, l'avait accompagnée, veillée, soignée, l'entourant jusqu'au bout d'attentions et de douceur.

L'enterrement d'Esther avait été tout simple.

L'officiant avait fait ce qu'il fallait. Sans plus. Et pourtant cet adieu n'était que paix.

N'en déplaise à certains, la mort est vraiment la mort, se disait Maryam. Et pourtant, pourquoi la douceur de ce soir ?

Peut-être à cause de la dignité silencieuse des voisins qui avaient tenu à venir.

Quant à Maryam, elle était là, portant en elle tant de souvenirs.

Et le mystère, immense, de la vie ordinaire d'un homme ou d'une femme.

En rentrant du cimetière, elle s'étonnait aussi de ce mystère de Dieu dont elle pouvait de moins en moins parler, et qui pourtant l'habitait, et même grandissait en elle.

Et, pensant à ce qui était advenu après la mort de Ieshoua, la douce évidence était là: « Bien sûr que, par-delà ta mort, Esther, ma sœur, tu t'es maintenant posée dans le secret de Dieu ».

Il faut dire aussi que, peu à peu, Maryam se voyait vieillir.

Au village, elle voyait 'partir', les uns après les autres, ceux et celles de son âge.

Partir définitivement, ou se perdre dans les brumes si mystérieuses d'un monde différent, étrange, sur lequel on ne voyait plus guère de prise.

Il lui arrivait maintenant de se dire que pour elle aussi se rapprochait la fin du voyage.

Elle ne fut donc pas vraiment surprise quand la première alerte était arrivée sans crier gare, un matin de printemps.

En vieillissant, se disait-elle, la vigueur du corps se retire, et aussi tout ce qui encombre l'âme. Surtout les certitudes.

Mais d'où me vient que ma confiance demeure vaillante, elle qui, comme pour tout un chacun, aurait bien des raisons de baisser les bras ?

*

* *

Le temps était venu où les compagnons devaient affronter bien des revers, des échecs.

L'impression de piétiner. Et la dure confrontation avec l'hostilité, le mépris, la calomnie ; ou pire, l'indifférence.

Durs moments que ceux où ils voyaient vaciller l'ardeur des groupes qu'ils avaient créés, et où ils se trouvaient impuissants à neutraliser les mesquines querelles des uns, ou l'envie des autres de tout régenter.

Durs moments, où se faisait si forte l'envie de tout laisser tomber.

Maryam les laissait parler. Devant elle, les vieux compagnons pouvaient laisser sortir les plus douloureux de leurs 'pourquoi ?'.

Comme si, ensemble, ils revivaient les dernières heures de Ieshoua, l'impensable de la déréliction de la fin.

Pourquoi toute cette dureté des choses, et ce vide, et leur solitude devant l'énormité de la tâche qui leur avait été confiée ? Pourquoi tant d'absence ?

- *Ne t'arrive-t-il pas, à toi aussi, Maryam, de douter ?*

- *Des doutes ? Je ne sais pas, je ne crois pas. Des blessures plutôt. Et c'est pourquoi je n'ai guère de réponses à vous donner.*

Mais ce n'était pas des réponses qu'ils étaient venus chercher. Plutôt se réchauffer à sa bienveillance silencieuse.

Elle leur avait confié qu'au début, elle en avait voulu à Ieshoua : quand il avait vu comment les choses, autour de lui, se durcissaient, pourquoi ne s'était-il pas mis en retrait, comme, plus d'une fois, il l'avait fait ? Ce n'étaient pas les endroits discrets, ni les amis sûrs, qui manquaient.

Alors, pourquoi était-il resté ?

Et puis la vérité avait creusé son chemin en Maryam. Ieshoua avait dit ce qu'il avait à dire. Il était allé jusqu'au bout de ce qu'il avait à faire. Maintenant, les choses lui échappaient.

Pourtant, au fond de son indicible détresse, son inébranlable confiance en Celui qu'il aimait tant appeler 'Abba' était restée debout.

Et la suite lui avait donné raison.

De leur côté, les compagnons s'étaient redressés, laissant venir à nouveau la fragile certitude apportée par le matin de Pâques.

*
* *

Souvent, on lui disait qu'elle devrait parler davantage - elle devait avoir encore tant de choses à dire ! - surtout aux jeunes, trop jeunes pour avoir connu Ieshoua.

Il ne fallait pas que ces choses disparaissent avec elle.

Mais Maryam, en souriant, répondait qu'en réalité elle était de moins en moins capable de parler.

- C'est qu'il faut beaucoup se taire, disait-elle, pour entendre le murmure des choses, et pour écouter le silence où Dieu se tient.

Moi aussi je marche souvent dans la nuit, et si vous saviez comme je me sens petite devant le Mystère ! Depuis mon enfance j'invoque le nom du Très Haut. Je croyais savoir qui se tient derrière ce nom. Mais aujourd'hui, que dire de l'insaisissable ?

Je ne peux pas m'habituer à ce silence, je n'ai pas honte de vous le dire.

Et en même temps, c'est vrai, il y a comme un secret au plus profond de moi, qui rend ma marche tellement plus légère.

Et quand les phrases viennent à me manquer pour dire le Mystère, seuls les mots de 'tendresse' et de 'confiance' gardent toute leur lumière.

Mais, c'était plus fort qu'eux, certains ne pouvaient s'empêcher de s'étonner de son retrait. Et même de le lui reprocher. À voix basse. Si tout le monde faisait comme elle, on ne transmettrait pas grand chose aux plus jeunes !

Mais Maryam ne savait pas, ne savait plus, si les repères qui avaient balisé sa route étaient encore nécessaires aujourd'hui.

- Laissez-les, disait-elle, défricher d'autres chemins. De quoi avez-vous peur ?

*
* *

Depuis qu'ils avaient compris que la fin approchait, les compagnons s'efforçaient de passer plus souvent.

Ils guettaient ses paroles, acceptant de se laisser surprendre par elles, tout comme au premier jour.

Tout en elle respirait une paix, il est vrai douloureuse, mais indéfectiblement confiante.

Maryam aimait leur redire de ne pas parler trop vite, comme s'ils savaient ce qu'il en est de l'inconnu de Dieu.

- Certes, disait-elle, je n'ai plus beaucoup de mots pour parler de cela, mais, mes amis, que savez-vous de l'immensité du monde ?

Je vous en supplie, ne compliquez pas les choses, ne vous trompez pas de Dieu. De Dieu, d'ailleurs, je ne sais rien d'autre que ce que j'ai pu lire sur le visage de mon fils.

Rappelez-vous ce que Ieshoua ne cessait de nous dire : que Dieu n'est pas Dieu comme celui que, d'habitude, nous nous plaisons à imaginer.

Et qu'il ne faut pas se tromper sur le lieu où Le chercher : dans l'infini du ciel sans doute ; mais surtout au secret de l'humanité de chacun.

Et rappelez vous que son honneur, c'est que les humains se tiennent debout, et avancent la tête haute.

Et que chaque fois que nous devenons un peu plus frères les uns pour les autres, Il est là.

À sa manière.

Plus que jamais, en ces temps qui sont les derniers pour moi, c'est le mystère de cette Présence qui m'habite et m'accompagne, plus douce et tenace que toute notre douleur.

Et même que l'impensable de la mort, avait-elle dit doucement.

Vous voyez, mes amis, les choses sont si simples au fond, puisque je sais où s'enracine ma confiance.

Ganaël était là, lui aussi.

Recueillant chaque mot, n'en perdant pas une miette.

Souvent, par la suite, quand Maryam ne serait plus,

quand les nuages reviendraient,

il ruminerait chacune de ses paroles.

- Mettre mes pas dans ceux de Maryam, se dirait-il alors, Ça suffit bien. Le reste ne m'appartient pas...